



UNIVERSITE DE TOLIARA  
FACULTÉS DES LETTRES  
ET DES SCIENCES HUMAINES ET SOCIALES  
DEPARTEMENT DE PHILOSOPHIE



# **DIMENSIONS EXISTENTIELLES DU TSINY ET DU TODY DANS LES RELATIONS SOCIALES MALGACHES**

MEMOIRE DE MAITRISE

Présenté par : Monsieur FOLIMANA Hervé Alain

Sous la direction de : Monsieur RAZAFINDRAKOTO Marc Joseph  
Maître de conférences à l'Université de Toliara

10 Mai 2010

Année Universitaire: 2004 - 2005



## INTRODUCTION

D'ores et déjà, nous tenons à signaler un fait indéniable et nous prions à ce qu'on en tienne compte tout le long de notre investigation, c'est que toutes les relations sociales malgaches se fondent sur l'entraide et l'assistance mutuelle. Ainsi la société n'est pas seulement, pour l'individu et en matière de garde, une garantie tout simplement mais aussi et surtout un lieu où il doit s'épanouir et peut jouir pleinement de la vie. C'est qu'en fait, il est parfaitement conscient de la force et de la puissance de la société si bien que tout son effort consiste à s'y intégrer totalement pour s'y approprier tous ses avantages.

Cependant, pour reprendre le terme du Pasteur ANDRIAMANJATO Richard, la société malgache est *surpeuplée* car, à part les Vivants, il y a aussi d'autres *êtres* qui entrent aussi en ligne de compte tels que les Ancêtres, les *esprits* bons ou mauvais. Dieu est aussi à mentionner parmi ce peuple, sans oublier les divers animaux, les objets inanimés et les plantes qui sont également censés véhiculer des forces surnaturelles. En fait, il faut de tout pour faire un monde et que chaque élément a sa place, que ce soit dans le temps ou dans l'espace. Chacun a également son rôle et son statut, si bien que les relations entre les peuples des Vivants, des Morts, des Esprits et de Dieu, deviennent si compliquées et les charges sociales de plus en plus lourdes.

Aussi, dans la conception malgache du Monde, l'existence d'un *Amour*, du genre sympathie et que l'on peut qualifier d'*Universel*, ne fait aucun doute et cela se manifeste dans l'esprit d'un Malgache. De plus l'Univers tout entier est conçu comme étant une *Chose Vivante*, dotée d'un *Esprit* et d'une *Conscience* comme étant une personne humaine vivante. Dans tout cela, Dieu joue un rôle primordial et très important. Il veille sur tout si bien que rien ne lui échappe et que tout acte, minime qu'il soit, est toujours sanctionné selon le paradigme du *bien* et du *mal*.

Selon un Malgache en effet, dans tout ce qu'on fait, dans tout ce qu'on dit, il y a toujours une certaine formalité, une certaine règle qu'il faut respecter et quelles que soient les circonstances. Si l'on arrive à y faillir, l'individu en question s'expose à des sanctions que l'on nomme *tsiny* ou *tody*, selon le cas et selon la gravité de la faute. Si le premier concerne la forme de l'acte, le second s'interroge sur le fond et l'un, tout

comme l'autre, hante toute la conscience de l'individu durant toute sa vie. En conséquence, un vrai Malgache entend toujours conjurer, au préalable, le *tsiny*, dès le début même d'une entreprise, qu'elle soit une parole à annoncer ou d'un discours à faire. Un autre fait à noter également, c'est que ce genre de, le *tsiny*, ne vient pas tout simplement des cohabitants, il peut provenir également des *Razana* ou Ancêtres, de la Terre sacrée et aussi de Dieu. Du moment qu'on a fait des torts à ses proches ou à l'univers, on risque à fortiori d'en subir des conséquences malheureuses. Et l'on peut dire ainsi, que l'existence d'un Malgache, de long en large, est accompagnée du *tsiny* ou du *tody* possible et sans qu'un étranger s'en aperçoive. Toujours est-il qu'un tel phénomène est évident dans l'esprit d'un Malgache. Et l'on peut envisager également combien ce phénomène prenait de l'ampleur dans sa conscience et, cela, durant toute sa vie. C'est justement dans ce sens qu'on peut parler de « *Dimensions existentielles du Tsiny et du Tody dans les relations sociales malgaches* ».

Effectivement, c'est surtout dans les relations de tous les jours que se joue ce genre de sanctions possibles, occasionné par quelques mauvais actes. Comme on dit souvent, l'erreur est humaine et que chaque erreur ses dus au *tsiny* et au *tody*. Et c'est ce que les Malgaches veulent éviter à tout moment et en tout acte. Parler alors de *Dimensions existentielles* du *tsiny*, c'est déchiffrer l'un des mobiles qui déterminent les faits et gestes quotidiens d'un Malgache.

Cependant, lorsqu'il s'agit de " *Dimensions* ", il est souvent question de longueur, de largeur et de hauteur, du moins dans le sens géométrique du terme. Nous aurons à en parler à l'aide d'un schéma grâce auquel nous pourrions conceptualiser l'existence d'un individu dans certaine de ses " *facettes* ". Ego n'est pas solitaire ni un solipsiste, il est entouré, déterminé et influencé par d'autres individus et l'inverse est également vraie. En effet, lui également, il détermine et influence autrui par ses conduites ou ses décisions. Lors d'une réunion, chacun a droit à la parole et chaque décision affecte tous les membres.

En effet, Régis Jolivet, dans son vocabulaire de Philosophie, Edition Emmanuel Vitte, 1966, Lyon - France, définit la dimension comme étant une quantité qui sert à déterminer la grandeur d'une figure à mesurer. En ce qui nous concerne, le *tsiny* ou le *tody* n'est pas du tout une grandeur mais possédant, par contre, une certaine fonction

dans la conscience d'un Malgache. Ainsi, au lieu de parler de grandeur, on parle plutôt d'ampleur en matière de blâme de la part des entourages dont la personne en question en est l'objet. Bien que l'objet de notre étude ne soit pas une figure géométrique, il est du moins une figure sociale, provoquant un effet psychologique sur l'individu et dotée d'un certain pouvoir de régulation au niveau de la vie sociale malgache en matière de conduites et de comportements de chaque individu. C'est en cela qu'on peut parler de *Dimensions*, ou d'ampleur du *tsiny* et du *tody*, affectant le statut social et le rôle de l'individu en question. Car en fait chaque personne, vivant en société, possède certainement des relations que celles-ci soient larges ou restreintes. Tout dépend de la manière par laquelle elle les contracte, que ce soit par les biais de la consanguinité, du mariage ou d'autres formes d'alliance. Là on peut parler de largeur dans les dimensions de l'existence de quelqu'un.

D'autre part, comme le dit un proverbe :

*« Si l'on coupe un arbre, il a un pied ; il en est de même pour une personne qui a ses ancêtres ».*

Cela veut dire tout simplement que chaque personne a ses origines ancestrales. En ce sens, on peut parler de hauteur car, en fait, il s'agit de remonter et d'élucider l'ascendance de l'individu en question. Mais il se peut qu'il ait un arbre généalogique flou et que ses relations sociales soient restreintes, son existence n'a pas d'ampleur. Et qu'en conséquence, le *tsiny* et le *tody* ne pèsent pas tellement lourd sur son âme et sa conscience. Plus les dimensions de l'existentielle de quelqu'un soient larges et que ses origines familiales d'autant plus solides, plus l'individu en question est passible de *tsiny* car ce genre de sanctions est d'autant plus lourd si l'on l'a eu de la part des proches parents.

On peut parler également de Dimensions du phénomène *tsiny* et/ou *tody* en tant que phénomène psychique, déterminant à chaque instant l'individu malgache, conditionnant ses actions, ses conduites et ses gestes. Ainsi un Malgache, dans tout ce qu'il va entreprendre, dans tout ce qu'il va dire, cherche avant tout et à tout moment à éviter le *tsiny*, tout comme le "*vavam-bahoaka*". Ceci est le commentaire des gens, leur interprétation en mal à propos de ce que l'un d'eux a fait ou dit. En fait chaque acte est vu et connu et, en même temps, interprété pour être jugé finalement. Le juge, c'est

les autres c'est-à-dire les cohabitant. Enfin de compte, un Malgache, dans tout ce qu'il fait ou dit, tient toujours compte des autres. Il a peur de ses jugements. Ainsi, il agit toujours méfiant à l'égard d'autrui. Alors "*Etre Malgache, c'est pour ainsi dire, être pour Autrui*". C'est ce que nous allons étayer de long en large au cours de notre investigation. En cela, force-nous est de voir en premier lieu la Cosmologie malgache, en second, la spécificité du *Moi malgache* et en troisième, les notions de *tsiny* et de *tody*, proprement dit. Et nous allons terminer notre étude sur quelques points de réflexion concernant notre phénomène, à savoir les dimensions existentielles du "*Tsiny*" et du "*Tody*".

**PARTIE I :**  
**LA COSMOLOGIE MALGACHE**

## 1- DIEU ou ZANAHARY

Au cours d'un débat, lors d'une discussion entre jeunes et vieux du village, quelqu'un a posé la question suivante :

*" Grand – père, toi qu'on n'a jamais vu les pieds à l'Eglise, est-ce que tu crois en l'existence de Dieu " ?*

La réponse vient tout d'un coup :

*" Oui, j'y crois pour la simple raison que tout le monde l'accepte, moi je ne pense pas m'en dérober ".*

En effet, il est bien évident que l'existence de Dieu est quelque chose d'indéniable chez les Malgaches. C'est l'*Etre Suprême* et il semble qu'aucune civilisation dans le monde ne le conteste. En voilà une chose dont les gens du monde entier sont d'accord unanimement. En tout temps et en tout lieu, tous les hommes croient en l'existence d'un *Créateur*. Mais il n'est pas question de savoir qui il est exactement, ce Dieu tout puissant. Tout simplement, on réfléchit, non pas sur son *être véritable* mais on se demandait uniquement en quoi consiste son rôle dans ce monde, qu'est-ce qu'il a fait et que fait-il encore ? Ce Dieu est unique pour les Malgaches. Il est le créateur de l'univers, y compris les hommes évidemment :

*"... Zanahary no nanamboatra ny tongotra aman-tànana"*

ou

*" Dieu a façonné les mains, ainsi que les pieds"*

Cependant, il est le Maître de la vie et de la mort, comme le souligne **M.MANGALAZA E. Régis**, dans son livre intitulé, "*La Poule de Dieu*" :

*" Nous les humains, nous sommes comme les poules de Dieu : lui seul sait le jour où il viendra nous enlever. " <sup>1</sup>*

De prime à bord, il est à remarquer que Dieu a créé le monde une fois pour toute, en y mettant tous les éléments nécessaires pour son bon fonctionnement. Autrement dit, il y met de l'ordre. Comme on dit : chaque chose en son temps et en son lieu. Ainsi, il existe un certain équilibre naturel et préétabli. Quiconque y crée un

---

<sup>1</sup> *Parole de Tsimanitrandro, vieux sage du village d'Antanetibe (Mananara-Nord), cité par M. MANGALAZA E. Régis, dans son livre intitulé "La Poule de Dieu," dès la première page.*



désordre sera tôt ou tard sanctionné en mal. En d'autres termes, tout individu auteur d'un trouble sera certainement victime d'un quelconque malheur, lui, les membres de sa famille ou de ses descendants. L'on entre déjà dans le problème du mal, à propos des relations entre les *Humains* et *Dieu*. Et d'après un conte :

*« Dieu, après avoir parachevé son œuvre, a quitté le monde pour se placer le plus haut et le plus loin possible des humains. Là, il est à l'abri de toutes réclamations, de toutes lamentations, de tous les cris. Auparavant, il se plaçait tout près, mais n'arrivait pas à dormir comme dit-on, suite à toutes sortes de requêtes. Las, il s'éloignait des hommes. C'est une manière ou une autre pour Dieu de se déculpabiliser et se désintéresser, en même temps, des affaires du monde ..... »*<sup>2</sup>

Nombreux sont les comptes qui en témoignent mais une chose au moins est sûre, c'est que Dieu voit tout et entend tout. Des fois, il semble qu'il laisse faire en restant imperturbable lorsque quelqu'un souffre ou lors d'une hécatombe. Mais une telle conception est celle des humains qui cherchent à accuser Dieu de tous les maux qu'eux-mêmes commettent. Comme le confirme un proverbe :

*"Andriamanitra tsy omem-pondra fa ny olombelona no be siasia "*

*"Il n'est pas question d'accuser Dieu. C'est les vivants qui s'égarent".*

Et nous l'avons déjà avancé auparavant en soulignant que Dieu, en créant le monde, y met un ordre bien établi et qui ne cesse de se rétablir en cas de désordre naturel ou occasionné par des humains. L'auteur du trouble sera sanctionné inmanquablement, soit par la nature elle-même, soit par ses semblables. Les éléments de cette vaste créature, en se remettant à leur place, nuisent au mauvais tout en rétablissant l'ordre préétabli. Comme l'atteste un proverbe :

*" Andriamanitra tsy andrin'ny hafa andriko ihany "*

*"Dieu, que les autres ne peuvent attendre, je le ferais".*

En fait, un Malgache sait pertinemment que Dieu est bon et un bienfaiteur. En tant que tel, il ne saura sanctionner qu'à bon escient, que ce soit en mal ou en bien, quiconque auteur d'un bon ou d'un mauvais acte. Ainsi toute récompense est fonction

---

<sup>2</sup> *Contes de Madagascar, clé International, Luçon, France 1979*

de ce qu'on a fait en toute matière et en toute manière. Cependant, Dieu n'est pas Talion qui sanctionne comme le dit l'adage :

*« Œil pour œil et dents pour dents ».*

Dieu reste en dehors de toute sanction car il a déjà mis de l'ordre dans l'Univers, ce grand *Vivant* ou cette grande famille tout en se mettant en tête et au plus haut sommet de la hiérarchie, tout en étant omniprésent et omniscient. En effet la nature, étant œuvre divine, est un tout bien organisé. Il existe un équilibre parfait qui fait que le monde est en vie, grâce à l'omniscience et à l'omniprésence de Dieu qui est partout présent, veillant sur tout. De là-haut, il ne regarde jamais vers le haut mais plutôt vers le bas.

Comme l'affirme le proverbe :

*“Aza ny lohasaha mangina no jerena fa Andriamanitra ao  
An-tampon'ny loha.”*

*“Ne considère pas le silence d'un champ mais considère plutôt  
Dieu qui est là-haut”.*

En fait rien n'échappe à Dieu et comme nous l'avons mentionné, par ailleurs, il voit tout et entend tout. Chaque acte, chaque parole est inéluctablement sanctionnée d'une manière ou d'une autre. Parfois il est des punitions ou des malheurs qu'on n'arrive pas à expliquer, surtout, à comprendre. Quoiqu'il en soit, Dieu a sa raison qu'aucun être humain, parfois, ne saurait admettre. Le Créateur est présent en tout et efficace partout. La sagesse, pour un Malgache, consiste à se remettre à la disposition inconditionnelle de Dieu. Ici la pensée malgache rejoint la prière d'un chrétien, disant

*“ Que ta volonté soit faite.”*

Ou : *“Atao anie ny sitraponao”*

C'est, en fait, une manière ou une autre pour déculpabiliser Dieu qui est, en tout cas, infallible. Et à son propos, certains faits sont également à souligner.

Chez les Malgaches, Dieu peut également se présenter à l'aide d'une *pierre* ou d'un *arbre* sacré. Prenons le cas d'un *“Kily faly”* ou d'un *“ tamarinier sacré ”* qui se trouve à Scama, dans la ville de Toliary, et à qui l'on peut demander un enfant. Ironie du sort, dit-on, un homme a été *“ enceinte ”* du fait qu'il en a demandé car sa femme n'arrive en avoir. Enfin de compte, il s'agit plutôt d'un Dieu bienfaiteur que justicier, au

lieu de sanctionner, il protège et donne satisfaction. En fait, il a déjà tout arrangé, tout a été mis à sa place comme nous l'avons dit un peu auparavant. Il existait un ordre déjà préétabli et immuable. Au cas où il y aurait désordre, ce n'est que momentanément et, avec le temps, cela va s'arranger mais sans que l'auteur du trouble n'en soit sanctionné en mal. Effectivement celui qui a causé le désordre sera lui-même victime d'un malheur dont il est lui-même l'auteur. Comme on dit :

*“ Izay mamafy rivotra , hinjinja tadio ”*

Ou : *"Celui qui sème du vent récoltera la tempête"*

Tout comme :

*“ Ny vava tsy amby hono ahitan-doza ”.*

Ou : *“ Un mot de trop peut être à l'origine d'un grand malheur”.*

Au cas où il y aurait peine, il n'est surtout pas question d'incriminer Dieu, c'est plutôt soi-même qu'il faut accuser. D'ailleurs les règles générales, chez les Malgaches, consistent surtout à rendre service, à aider ses prochains et le bon Dieu vous assiste dans tout ce que vous faites ou dites. Dans tout ce qu'on fait, dans tout ce qu'on dit, ce qu'on cherche avant c'est plutôt l'intérêt commun. Et dans le cas contraire, il faut s'attendre au pire.

## **2- LES ANCETRES OU “ RAZANA ”**

S'il est une chose dont on peut être certain, c'est que le Malgache croit en l'existence de Dieu et qu'il considère comme étant un Etre Suprême, le Créateur du monde, le Maître de la vie et de la mort. Il est le grand ordonnateur et décideur en même temps. Et bien qu'il soit un produit de représentation ou un résultat de pressentiment, si l'on ose dire ainsi, il agit certainement sur la vie d'un Malgache, influe beaucoup sur ses comportements et ses idées car dans tous ses actes et dans tous ses discours, il en fait toujours mention bien qu'il habite loin et très haut, dans un lieu où personne ne peut aller.

Ce qui n'est pas le cas pour les “ *Razana* ” qui ont eu leur vie d'antan ici-bas. Ce sont des *Anciens Vivants* qui ont été des pères, des mères, des fils, des jeunes ou vieux .... Bref, ils étaient des personnes vivantes, ayant leur statut et rang social avant de mourir. Les *Razana* ou *Ancêtres*, ce sont les morts. Selon la croyance malgache, les

morts ne le sont pas effectivement. Ils vivent d'une certaine manière bien que leur demeure reste inconnue. En tout cas, ils ne sont plus de ce monde-ci mais ailleurs c'est-à-dire dans l'au-delà. Ce dont on va parler ici, c'est l'Esprit des *Morts* et dont le statut se rapproche un peu à ce de Dieu.

Il faut souligner avant tout que le Malgache croit en une vie après la mort. Autrement dit, l'individu cesse de vivre pour vivre une autre forme de vie. Plus précisément, c'est son corps qui est mort tandis que son esprit entre dans un monde autre que celui dans lequel l'individu en question vivait auparavant. Remarquons aussi que ce monde nouveau ressemble à celui du monde terrestre. Tout ce qu'on voit dans ce monde-ci est censé exister dans ce de l'au-delà, celui des *Morts*. Seul le corps cesse d'être en vie et l'individu devient un "*Ancêtre*". Comme nous l'avons souligné auparavant, les *Morts* ne le sont pas effectivement car en fait, ils ont une forme de vie qui leur est spécifique, vivant dans un monde céleste. Ils ont leur lieu d'habitation, leur champ d'action, leur statut et leur rôle.

Cependant, entre les *Morts* et les *Vivants*, il existe une certaine forme de relations et ils peuvent se communiquer. Ainsi, les *Vivants* peuvent adresser des paroles aux *Morts* pour demander aide, assistance et bénédiction. Et ces derniers peuvent en faire autant, surtout quand il s'agit de signaler certaines anomalies dans les cours normaux de la vie des *Vivants*, au cas où ceux-ci ne respectent pas les rituelles concernant leur rapport avec les *Ancêtres*. Il pourrait s'agir d'une certaine forme de déviationnisme dans la pratique de la vie quotidienne ou dans des mauvaises applications de certaines règles. Pour la plupart du temps, c'est au plus âgé du groupe que les *Ancêtres* communiquent. Si l'on peut s'exprimer ainsi, entre le monde des *Vivants* et ce des *Morts*, la rupture n'est jamais définitive car il y existe toujours une certaine forme de communication, voire, de cohabitation.

Dans ce sens, on peut imaginer une construction en deux étages où, au rez-de-chaussée, se trouvent les *Vivants* et, dans les étages supérieurs, se trouvent respectivement les *Ancêtres* et *Dieu*. Ainsi, dans cette représentation, nous pouvons en conclure que les *Vivants* et les *Morts* cohabitent ensemble sous et l'œil vigilant de Dieu.

Cette relation, qu'on peut qualifier de verticale, est définie comme étant une relation cohérente et elle amène le Malgache à penser que Dieu organise tout d'une

manière harmonieuse parce que, dans leur conception, il s'agit d'une même et unique maison où cohabitent *Dieu*, les *Morts* et les *Vivants*. Comme il a été dit auparavant, le Malgache conçoit le monde comme étant une grande organisation familiale où chacune des entités, ci-dessus mentionnées, occupe une place à la fois bien déterminée et bien définie et dont voici la hiérarchie : au sommet se trouve *Dieu*, à la base se placent les *Vivants* et les *Ancêtres* se trouvent au milieu. Dans cette organisation, le dialogue est toujours de mise. Selon le concept malgache, chacun de ces entités possède son rôle et son statut respectif les uns à l'égard des autres. Vis à vis des *Vivants*, les *Razana* doivent bénédiction, assistance et protection. A leur tour les *Vivants*, à l'égard des *Ancêtres*, ont le devoir de vénération, d'attention et de respect. Un proverbe dit concernant ces devoirs respectifs :

*“ Raha Razana tsy hitahy fohazo hihady vomanga ”.*

Autrement dit :

*"S'il est un ancêtre qui ne prodigue pas protection, qu'on le réveille afin qu'il déterre les patates douces ".*

En fait, le devoir d'un "*Razana*" est de protéger les *Vivants*. Ce proverbe, dans sa coloration figurative, signifie que s'il arrive à un ancêtre de manquer à son rôle de protecteur, qu'il se réveille et revienne au monde terrestre assister les *Vivants* dans leurs tâches quotidiennes telles la récolte des patates douces. Le proverbe est à considérer comme étant un rappel à l'ordre, à l'égard des *Ancêtres*, car il n'est nullement question, pour les *Morts*, de revenir habiter le monde des *Vivants*.

Cependant une telle séparation, enfin de compte non définitive, ne saurait impliquer la cohabitation sus-mentionnée. En effet, si l'on observe certaines coutumes telles que le "*Famadihana*" ou le retournement des *Morts*, on s'aperçoit que l'objectif est de s'attirer les faveurs des *Ancêtres* afin d'obtenir ce qu'on souhaite avoir de leur part. Dans le cas contraire, on a le droit de réclamer ce dont on a besoin, lors des cérémonies du "*Famadihana*".

A ce propos, il faudrait quelques éclaircissements car, en fin de compte, c'est plutôt Dieu qui donne satisfaction et non pas les *Ancêtres*. Ceux-ci ne servent que d'intermédiaires ou de rapporteurs. Leur rôle consiste à appuyer les demandes afin que

les Vivants obtiennent satisfaction. Comme cela est dit dans le diction selon lequel : *“L’homme propose, Dieu dispose ”*.

Une autre remarque s’impose, c’est que selon le Malgache, la mort confère à l’individu une certaine mutation qu’il considère comme un privilège. Elle autorise l’individu à se rapprocher davantage de *Dieu*, en devenant *Ancêtre*. Et il s’ensuit que le nom même du défunt ne doit pas être prononcé n’importe où, n’importe quand. Aussi le tombeau, c’est-à-dire, l’endroit où l’on a déposé leur corps, devient un lieu sacré par excellence. Ce qui fait que la mort est une sorte de porte ouverte par laquelle le *Vivant* peut accéder jusqu’à *Dieu* en passant par le statut de *Razana*.

Malgré cette distinction entre la demeure véritable des *Vivants* et le tombeau, celle des *Morts*, il existe un moyen de communication ultime entre ces deux mondes, l’ici-bas et l’au-delà. Et les Antesaka du Sud-Est l’illustrent en cette formule consacrée, prononcée après un entretien avec les “ *Razana* ” :

*“Modia anareo fa ambony egny evao mirary ”*

C’est-à-dire,

*“ Vous pouvez maintenant rentrer et de là – haut, vous nous protégez ”*

Laquelle parole intime aux “*Razana* “ de rentrer chez eux, le tombeau n’étant pas leur demeure mais c’est de là- haut, là où ils habitent, qu’on les invite à veiller aux *Vivants*. Il en ressort que *Dieu* et les *Ancêtres* cohabitent plus étroitement. Certainement, ils s’entretiennent fréquemment au sujet des *Vivants* puisqu’il n’est pas question, dans la pratique malgache, de s’adresser directement à *Dieu*. Au contraire, il faut passer par les “*Razana* ” dans la mesure où ceux-ci connaissent les deux mondes à la fois car, du temps de leur expérience de ce monde-ci, ils appartiennent au monde des hommes *Vivants* et qu’après la mort, ils appartiennent au monde de *Dieu*. Ainsi les *Razana* sont des intermédiaires privilégiés entre *Dieu* et les *Vivants* et il leur appartient de transmettre toute demande, de la part des humains, adressée au grand Maître de l’univers.

D’une manière générale, ce que l’on demande à Dieu c’est de l’assistance, à propos de toute entreprise humainement digne car Dieu n’accepte pas de se substituer à l’homme dans tous ses efforts. C’est ce que dénote le proverbe :

*“ Aide-toi et le ciel t’aidera ”*.

D'autre part, il se peut que la réponse à la demande ne soit pas favorable, du moins en matière de justice, et le sujet demandeur se trouve embarrassé. Néanmoins, dans la croyance malgache, cela n'enlève rien du tout en la qualité protectrice de Dieu .parce qu'il n'est pas un justicier mais plutôt un protecteur comme on l'a souligné maintes fois. Dès lors, au lieu d'incomber à Dieu un manque d'attention, ce qui serait d'ailleurs un sacrilège, le sujet victime d'une injustice doit responsabiliser seulement les humains. Ainsi, l'omniscience de Dieu est préservée. On assigne véritablement, à l'endroit de Dieu, une règle de préservation de ses qualités. Seuls les humains sont susceptibles d'errance, Dieu ne l'est pas. D'où le dicton suivant, évoqué par celui qui subit une injustice de la part de ses semblables :

*"Zanahary tsy omem-pondro fa ny olombelona no be siasia",*

C'est-à-dire

*"Il n'est pas question de culpabiliser Dieu, seul l'homme est susceptible d'égarement".*

L'idée exprimée dans ce dicton fait pendant à celle-ci : au cas où Dieu décide d'intervenir dans la sphère des humains, ce n'est jamais dans le sens d'une justice pénale telle que cela se conçoit dans nos traités de Droit juridique mais c'est plutôt une réactualisation permanente de son rôle de pourvoyeur de dû à tout un chacun. Ainsi la préservation des qualités divines est sauvée. Ceci implique une attitude existentielle selon laquelle Dieu est le seul à ordonner.

Cependant et à juste titre, les *Ancêtres* sont les intermédiaires privilégiés à qui il incombe de plaider auprès de Dieu dans le cas où celui-ci en décide autrement. Dans une analyse du **Pasteur ANDRIAMNJATO Richard**, nous retrouvons cette idée d'intermédiaire, amplifiée :

“ Le malgache considère l'état d'être Ancêtre comme le rapprochant de Dieu, lui donnant des prérogatives et des compétences nouvelles. Il dit souvent que le mort est en passe de devenir Dieu”<sup>3</sup>

C'est comme dire, à ce propos :

*" Mourir c'est un peu devenir Dieu".*

---

<sup>3</sup>Pasteur ANDRIAMNJATO Richard, *Le Tsiny et le Tody* p. 44

En fait, dans toute circonstance où le Malgache a à faire acte de bénédiction ou même de salutation, il associe toujours *Dieu* et les *Ancêtres* :

*“ Que Dieu et les ancêtres vous bénissent ”*

ou

*"Hitahy anie Zanahary sy ny Razana".*

Ainsi les ancêtres ont un rôle bien défini au sein de la grande famille réunissant *Dieu*, les *Ancêtres* et les *Vivants*. Dieu a comme devoir, l'assistance et le pourvoi de bénédiction envers les pauvres *Vivants* qui sont soumis aux aléas de la vie. De toute façon, les *Ancêtres* ont vécu ici – bas parmi eux et de cette manière, on pourrait penser qu'en toute connaissance de cause, ils ne peuvent, par amour, qu'intervenir avec bienveillance auprès de Dieu au profit des *Vivants* qui ne sont autres que les siens. Néanmoins, il ne faut pas croire qu'être en passe de devenir *Dieu* est un mouvement qui est nécessairement en cours de processus et ne s'arrêtera qu'une fois son but atteint. Ce n'est qu'un état intermédiaire qui marque la séparation des *Morts* d'avec les *Vivants* et qui marque, en même temps, la supériorité de *Dieu*.

Autrement dit, l'homme, en devenant *Ancêtre* par la mort, n'en est pas *Dieu*. En réalité, sa psychologie reste semblable à celle qu'il avait auparavant lors de sa vie d'ici-bas. Cela veut dire que si l'individu meurt en qualité de père, il demeure tel et le restera dans sa vie de l'au-delà. Il continue donc à jouer son rôle de père dans son nouveau statut, acquis par la mort. C'est pourquoi, dans la région du Sud-Est malgache, avant que le défunt quitte son village pour rejoindre sa demeure de toujours, on lui adresse les paroles suivantes :

*“ Toi, un tel, tu vas nous quitter, qu'on le veuille ou non. Il s'agit d'un ordre divin, de la loi des choses. En conséquence tu n'as plus de femme ici-bas, ni d'enfant non plus, là où tu vas, tu en auras. Reste tranquille là où tu es ».*<sup>4</sup>

Cela est constaté dans diverses études concernant la conception de la mort, chez les Malgaches. On peut citer **M. MANGALAZA E. Régis**, dans son livre intitulé **"LA POULE DE DIEU"** comme quoi la mort n'est qu'un élément d'un rituel inscrit dans

---

<sup>4</sup> Propos recueillis par l'auteur.



ce que **Van Gennep** appelle rites de passage. Elle permet, en définitive, le passage de l'état vivant à un état ancestral. C'est pour cette raison que nous avons fait appel, un plus haut, à la métaphore d'une cohabitation dans une maison à trois étages. La mort n'est que passage d'un état vers un autre. C'est pourquoi, on peut affirmer le paradoxe suivant : le défunt n'est pas mort, seulement il devient autre.

Voici exactement ce qui se passe, dans la conception malgache de la mort : l'individu peut mourir de par ses conditions humaines mais il ne meurt pas définitivement, il change tout simplement d'état qui est dénommé ici par le mot "*Ancêtre*". C'est un état qui le rapproche un peu plus de Dieu comme il a été souligné auparavant. C'est ce qui justifie tous les dialogues et communications entre *Morts* et *Vivants*, ou quotidiennement lors des cultes aux ancêtres. Ce genre de prière se fait en principe dans l'angle Nord- Est de la maison qu'on appelle "*Zoro Firarazana* », lieu par lequel on entre en contact avec les "*Razana*". Ce genre de dialogue n'est pas là pour nous étonner car nous savons que les "*Razana*" ont pour devoir de prodiguer des soins et de protection aux *Vivants*. Effectivement, il s'agit d'un dialogue entre *protégé* et *protecteur*.

Pour sa part, voici ce qu'en dit le **Pasteur ANDRIAMANJATO Richard** :

*“ Quelqu'un qui meurt ne sort pas du grand système que nous avons évoqué au début, il change seulement de classe, il a fini l'expérience de la vie terrestre. Il ne rompt pas pour autant avec son prestige et sa gloire d'antan ou celle de sa famille et ce que les vivants font pour lui doit tenir compte de son passé.”*<sup>5</sup>

Effectivement, en ce qui concerne le devoir de respect et de vénération envers les *Ancêtres*, il ne faut pas faire montre de défaillance parce que celle-ci met l'officiant dans une position intenable : il est passible de blâmes ou du *tsiny* de la part des *Ancêtres*. Ce qui serait grave, étant donné la proximité des *Ancêtres* et de *Dieu*. Justement, il est dans les coutumes malgaches de ne pas froisser l'esprit du défunt puisque celui-ci, dans ce qu'on appelle communément vie de l'au-delà, est capable de ressentir non seulement du plaisir et de la satisfaction, mais également de la colère

---

<sup>5</sup> Pasteur ANDRIAMANJATO Richard, *Le Tsiny et le Tody* p. 36

dont les *Vivants* en seront les bénéficiaires ou les victimes, selon les cas. Bref, c'est l'aspect matériel de l'individu qui est mort, son corps et ses os restent dans la tombe, soumis à l'anéantissement. En revanche, son *Esprit* va auprès de *Dieu*.

Cependant, chez les Malgaches, la mort n'est pas du tout une surprise. C'est une certitude absolue. Là où il aurait une surprise, c'est lorsque la mort intervient tôt contre l'expérience générale de la durée de vie, observée par la société. Autrement, quand la vieillesse arrive, normalement l'individu prend conscience qu'il va mourir bientôt. Il prend déjà certaines dispositions relatives à sa future disparition. Les plus évidentes, parmi ces dispositions, sont les recommandations aux siens à propos des traitements qu'il lui faut consacrer une fois la mort l'aurait fauché, tel que l'endroit où il doit être enterré, le jour de l'enterrement, ce qu'il ne tolère pas... C'est ce qu'affirme le propos d'**ANDRIAMANJATO Richard** :

*“ Un Malgache qui se respecte d'ailleurs n'attend pas le dernier jour pour penser à sa mort. ”<sup>6</sup>*

La même observation est présente chez **MANGALAZA E. Régis** :

*“ Mais, puisque le temps finit nécessairement par défaire ce qu'il y a de plus solide, Tsimanitrandro sait qu'un jour ou l'autre tout cela prendra bien fin. Au contraire, il s'y est préparé de son mieux. Dix ans en avant, il avait confectionné un cercueil en ambôra ”<sup>7</sup>.*

*Tsimanitrandro* est le personnage central du livre de M. MANGALAZA E. REGIS, "*La poule de Dieu*", et la fin à laquelle il pense est la mort. Cela traduit, en quelque sorte, le point d'honneur que le Malgache accorde soigneusement à ce phénomène. Autrement dit, si la vie a été dure, il ne faut pas que la mort le soit également. Il faut mourir quand il le faut et comme il faut.

Il est à souligner également qu'il existe une bonne et une mauvaise mort. Bien sûr, elle n'a jamais été souhaitable, à moins d'une euthanasie. Seulement, il faut mourir à point nommé, c'est-à-dire remplir toutes les conditions optimales avant de disparaître à jamais. Ainsi on aura la chance de devenir *Ancêtre*, vénéré et sollicité. C'est mourir de vieillesse ou mourir d'une belle mort. Par contre, mourir à bas âge, c'est plutôt

---

<sup>6</sup> M. MANGALAZA E. Régis, dans son livre intitulé "*La Poule de Dieu*,"

<sup>7</sup> M. MANGALAZA E. Régis, "*La Poule de Dieu*," p.38

mourir d'une mauvaise mort car le défunt en question n'a pas pu vivre toute sa potentialité

Bien évidemment, ce point de vue se caractérise par une certaine contradiction entre l'importance de l'individu, son rang social élevé dans sa vie de l'ici-bas et des conditions dans lesquelles il est mort. Un exemple fera mieux d'expliquer ce point. Mourir d'une façon infamante, pour un individu socialement important, consiste à mourir loin des siens et, donc, ne pas être assisté. Tout ce qu'il fallait ou toutes les conditions optimales, quand il s'agit de mourir convenablement, ne sont au rendez-vous lors du moment fatidique. Il faut également mourir avec la perspective d'être bien enterré et, certainement, pour être bien reçu auprès des hôtes de l'au-delà et afin d'avoir un statut bien élevé, ce des Ancêtres.

Et à propos de telles conditions, concernant la mort proprement dite, Van Gennep a fait la remarque suivante :

*« La mort s'inscrit parfaitement à l'intérieur d'un rituel. Ainsi, toutes les cérémonies qui accompagnent le Mort, à partir du moment de sa séparation avec les vivants, sont formellement reconnues jusqu'à son enterrement. C'est pour cela qu'un soin particulier est apporté aux veillées mortuaires et à l'enterrement ».*<sup>8</sup>

D'ailleurs, bien s'occuper de ces rituels ou de ces formalités, à propos des *Morts*, ne consiste pas seulement à assurer la voie de passage de l'Esprit du défunt vers l'au-delà mais également à se ménager, soi-même, une bonne place à leur souvenir afin de mieux faciliter les demandes de protection qu'on va leur adresser le moment opportun. En voilà pourquoi les *Ancêtres* occupent une place très importante dans les relations sociales des Malgaches. Non seulement le passage de l'état des *Vivants* à l'état des *Ancêtres* attribue un certain pouvoir divin à l'Esprit du défunt mais, surtout, lui confère le droit de s'approprier, d'au moins, de l'une des qualités de Dieu, notamment, l'omniprésence ou l'omniscience. Comme on l'a déjà mentionné, *mourir* c'est un peu *devenir Dieu*. Et ce n'est étonnant si, dans certaines régions malgaches, on appelle le défunt « *Zagnahary* » ou « *Dieu* ».

---

<sup>8</sup> M. MANGALAZA E. Régis, *"La Poule de Dieu,"* p.38

### 3- LES VIVANTS OU LES “ VELONA ”

Maintenant, il est question pour nous de parler du monde des *Vivants* proprement dit. Ce sont les habitants de ce monde, c'est-à-dire de l'ici-bas car le monde des Morts ou celui des *Ancêtres* est censé être là-haut, tout comme celui de *Dieu*. Ils vivent en société et ont une organisation sociale bien et définie, un village, des terres pour cultiver. Ils font tout pour survivre et ils ont également leurs us et coutumes, leurs modes de vie et leurs aspirations. Les Vivants ou les “ *Velona* ” sont susceptibles de mourir. Ils sont de futurs “ *Ancêtres* ” et savent pertinemment, qu'un jour ou l'autre, ils vont mourir même s'ils feignent l'ignorer. En fait, pour un Malgache, la mort n'est pas du tout une surprise, c'est plutôt un avènement à préparer. Elle se présente comme une suite logique et inexorable à la vie. C'est une voie unique mais paradoxalement certaine pour sortir du monde des “ *Velona* ”. Le Malgache en est parfaitement conscient et s'y prépare.

Cependant, si le monde de *Dieu* ou celui des *Ancêtres* semble être du domaine de la représentation, un monde idéal, celui des *Vivants* est bien réel. C'est un monde sensible, vécu, senti et peuplé de toute une multitude d'êtres, qu'ils soient animés ou inanimés. Si le monde des *Morts* est énigmatique, à l'image de celui de Dieu qui est insondable, celui des *Vivants* est néanmoins compliqué. Mais toujours est-il, qu'entre ces deux Mondes, il y a une liaison très étroite selon le Malgache. Ils sont en relation permanente malgré qu'ils soient distincts l'un de l'autre.

Ce qu'il faut remarquer néanmoins, c'est que les *Vivants* ont des “ *formules oratoires* ” spécifiques et grâce auxquelles ils peuvent communiquer avec les *Morts* ou “ *Razana* ”. Ceux-ci sont censés les écouter et leur répondre. Et ce qui caractérise surtout la société malgache, c'est ses modes de relation qui sont traditionalistes. Dans tout ce qu'il va dire ou ce qu'il va faire, le Malgache doit incessamment tenir compte de cette texture traditionnelle dans laquelle originellement il est engagé. Bien évidemment, cela ne l'empêche pas d'avoir et d'exprimer ses points de vue, ses jugements personnels lors des réunions. Mais toute approbation ou désapprobation est également fonction du passé qui s'érige en critère de jugement et de référence. Ainsi, tout acte est jugé bon ou mauvais, c'est selon, d'après des prescriptions anciennes. Tout se passe comme si personne n'était pas autorisée à agir en fonction du présent,

c'est-à-dire, aucun jugement, en dehors du cadre traditionnel, n'est admis. Comme s'il existait déjà une voie toute tracée et qu'il faudrait suivre à tout prix ou des règles toutes faites, des manières de faire déjà établies d'où en découlent certains types de comportements et de conduites et qui engendrent certainement des formes de relations sociales bien déterminées.

Pour être plus précis, disons que ces règles de conduite et ces modes de pensée ont été hérités des Ancêtres et qu'il n'est pas question de s'y soustraire. Et, en conséquence, le Malgache résiste le plus souvent à tout ce qui est changement et nouveauté. Ainsi, dans tout comportement, dans tout ce qu'on va dire et dans tout ce qu'on va faire, il n'est pas question de sortir de l'habituel afin de ne pas s'attirer des ennuis. Comme le dit un proverbe :

« *Aza miala amin'ny mahazatra fa manahirana* »

« *Vaut mieux garder l'habituel pour éviter des ennuis* »

En d'autres termes, il existe déjà un cadre habituel auquel il faudrait se conformer et, dans lequel, on doit rester. Ce cadre est surtout constitué par des règles, des prescriptions, qui sont pour ainsi dire immuables. L'individu a, d'or et déjà, intérêt à s'y soumettre pour éviter le "*vavam-bahoaka*" c'est-à-dire le commentaire en mal de la part de ses cohabitants. Que chaque individu se soucrive à des règles et préceptes, même si c'est très ancien, pour avoir le consentement des autres.

En effet, le "*vavam-bahoaka*" ou le commentaire en mal des gens n'a pas d'effet direct sur l'individu mais agit d'une manière rétroactive. Il s'agit d'une remontrance, dans ce qu'elle a de plus verbale, mais capable de juger et de condamner une attitude qui sort de l'habituel considéré comme cadre de référence à de bonnes conduites. Ce cadre traditionnel a le pouvoir de préserver l'harmonie sociale et de garantir la concorde entre les *Vivants*, les *Ancêtres* et *Dieu*.

Malheur à celui qui tente de bouleverser cet ordre préétabli et dont on ne connaît qu'une infime partie, celle des *Vivants*. Une fois qu'un individu sort du cadre habituel, il sera jugé en mal et devient l'objet des commentaires désobligeant si bien qu'il lui est difficile, par la suite, d'avoir des relations normales avec son entourage. D'ordinaire un tel individu doit être traduit devant un tribunal et comme punition, il est, momentanément, isolé de la société. Et pendant ce moment de marginalisation,

l'individu en question n'est pas assisté dans tous ces malheurs ni dans ses fêtes. C'est un *mort-vivant* et malgré qu'il soit biologiquement en pleine forme, il est socialement exclu. A l'origine de ce phénomène d'exclusion qui nuit au statut social de la victime, il y a le « *Vavambahoaka* » à l'égard duquel on doit faire attention.

*"Tsy ny tany no fady fa ny Vavam-bahoaka"*

*ou "Nul lieu n'est tabou, c'est plutôt le commentaire en mal des gens qui l'est."*

Toute action ou attitude n'est pas condamnable en soi mais enfreindre les règles habituelles entraîne des remontrances sociales qui équivalent à des condamnations de l'individu. Dès que celui-ci sort de l'habitus, même si cette sortie n'a pas de conséquence directe sur lui, le social reste en attente et justifie tous les revers affectant l'individu comme étant la conséquence de ses actes. Et comme cela est considéré comme relevant d'un principe d'immanence, à l'origine de l'existence elle-même, l'individu perd peu à peu toute forme d'assistance sociale. S'il lui arrive un accident ou s'il tombe malade, deux cas peuvent se présenter : s'il n'a rien fait de répréhensible à propos des règles immuables, la société usera de toute sa science pour sa guérison. Dans le cas contraire, c'est-à-dire, si la maladie survient, faisant suite à un acte condamnable et même s'il n'y a pas de lien de cause à effet palpable, tout le monde se dit que tel individu est « *victime du tsiny* ». En fin de compte, on croit ferme que son cas relève d'une justice immanente si bien qu'il est très difficile de lui apporter assistance. L'individu en question ne peut se relever de sa peine et de ses souffrances.

Ainsi il faut faire attention au jugement d'Autrui car *tsy ny tany no fady fa ny vavambahoaka tokoa* ou *ce n'est pas du tout une place qui est maudite en soi, c'est plutôt le commentaire en mal des gens qui condamne effectivement*. Les cohabitants regardent, jugent et sanctionnent tout acte de chaque individu.

Autrement, si la terre est conçue comme ayant une certaine sacralité et acquiert parfois une connotation de "*tabou*", le pire des tabous demeure l'interdit social car cela peut entraîner de lourdes conséquences et parfois fatales pour l'individu victime, telle l'exclusion. Ainsi, il y a une forte ingérence de la tradition dans la vie sociale du Malgache car il se peut que les manières d'agir d'un individu puissent être mal interprétées et mal jugées si elles contreviennent au processus habituel. Ainsi, dans la vie en société, tout semble être conçu selon un modèle hérité des *Ancêtres* et il existe,

en quelque sorte, un ordre social déjà préétabli et auquel chaque personne doit se conformer.

En conséquence, l'individu n'est que l'un de ces faits et choses qui n'a aucune place privilégiée à l'égard de l'univers, comme on le pense souvent. Il ne fait que contribuer, par son existence même et ses actions, à l'harmonie universelle. Si l'homme n'essaie pas de bouleverser cet ordre qui le dépasse largement, c'est pour vivre dans une sorte de quiétude ou de sérénité. En fait, le sentiment d'avoir participé à l'harmonie supérieure lui donne la force d'accepter les adversités comme des phénomènes normaux. Ce qui l'empêche de conclure à l'absurdité de l'existence. Ainsi tout le malheur de l'homme, surtout l'homme moderne, consiste à supplanter l'ordre naturel par un ordre nouveau par le truchement des progrès scientifiques et techniques.

Il en va de même pour l'échelle des valeurs. Elle est déjà préétablie et contribue de la sorte à renforcer l'ordre social. La remarque suivante nous semble aller dans le même sens, car l'échelle de valeurs qui garantit le jugement de la plupart des Malgaches, sinon de la totalité, est une échelle traditionnelle, vieille de quelques siècles et ne comporte pas de considération sur les originalités de chaque personne. Il y a comme une intuition de ce qu'on doit faire et c'est à partir de cette intuition que l'on juge et que l'on donne tort ou raison. Autrement dit, les traditions sont encore de rigueur dans toutes les relations sociales malgaches. Tout ce qui a été conçu par les Ancêtres doit être rigoureusement observé et sa transgression risque de poser de sérieux problèmes au contrevenant, à cause du jugement social ou du "*Vava-bahoaka*".

Cependant, il faudrait remarquer que si le Malgache fait confiance à tout ce qui est traditionnel, c'est parce que ceci se présente à lui comme un "*déjà-là*", hérité de ses *Ancêtres* et auquel il faut se soumettre. On peut dire que la tradition fait partie du patrimoine ancestral et, de la sorte, est considérée comme étant une richesse inépuisable en matière de règle de conduite ou de comportement de chaque individu, en vue d'un ordre social serein et paisible. D'une part, les ancêtres en sont les premiers expérimentateurs et si cela n'était pas sans danger pour eux, il n'y a pas de raison à ce qu'il en soit autrement pour leurs descendants. D'autre part, puisque la tradition est perçue comme étant un héritage, prenant sa source dans un temps de commencement

mythique, il en reste que les *Ancêtres*, qui sont dans l'au-delà et à qui on doit respect, ne manqueront pas de sévir si l'on contrevient à leur raison d'être.

Par ailleurs, dans toute action, il faut penser aux conséquences dont les retombées négatives peuvent nuire aux enfants et aux descendants. Ainsi, on peut dire que le Malgache ne pense et n'agit pas en fonction de données présentes mais en fonction d'une représentation du passé et du futur, en même temps. Dans toute référence, le Malgache a les traditions comme base et il envisage le lendemain en fonction du passé. Comme le dit le proverbe suivant :

« *Manaova toy ny dian-tanalahy, jerena ny eo aloha, todihina ny ao aoriana* »

ou

« *Avancer tel un caméléon, l'on regarde en avant tout comme en arrière, à chaque fois* ».

Et le Pasteur ANDRIAMANJATO Richard de faire les remarques suivantes :

« *Le Malgache n'est jamais tout à fait présent. Il vît avec le passé ou en plein dans le futur. Toutes ces décisions sont teintées de prudences souvent excessives pour la bonne raison que ni le passé, ni le futur, ne sont pas pour ainsi dire pas à sa disposition* ».<sup>9</sup>

Il faut ajouter qu'un individu ne peut pas être jugé, selon ses aspirations personnelles, mais d'après sa manière d'agir ou de faire, que celle-ci correspond ou non à la forme voulue, selon les tables anciennes des valeurs. Il lui faut donc observer les prescriptions traditionnelles à la manière dont on observe un testament. L'âge aussi entre en ligne de compte dans le jugement d'un individu par le fait que la société malgache adopte une sorte de gérontocratie qui découle des relations entre les Vivants, les Morts et *Dieu*. Plus l'individu est avancé en âge, plus il est mûr et en conséquence il comprend et intègre mieux les prescriptions en vigueur. En revanche, les jeunes gens ne méritent pas qu'on leur fasse trop de confiance. Au cours d'un débat ou lors d'une réunion, la raison revient toujours aux plus âgés. Il ne s'agit pas ici d'affirmer qu'il y a nécessairement une contradiction entre les jeunes et les vieux, mais tout simplement,

---

<sup>9</sup> Pasteur ANDRIAMANJATO Richard, *Le Tsiny et le Tody* p. 46



les décisions importantes ne peuvent pas être énoncées par les moins âgés. Cela est dû par le fait que les vieux sont considérés comme des *Ancêtres vivants*.

En effet, dans la région du Sud-ouest de Madagascar, le même mot *Raza* “ ” signifie à la fois “ *Ancêtre* ”. Cette appartenance des vieux aux deux mondes, celui des Vivants et celui de l’au-delà, fait qu’on doit vénération aux vieilles personnes. En effet, à cet âge bien avancé, l’individu sent que la fin est proche. Il en prend pleinement conscience. De la même manière, la société, conformément à leur insertion dans le temps, le voit déjà comme un être en train de devenir *Ancêtre*. Cette vision anticipant le futur, entre autre, se trouve à l’origine de la vénération des plus âgés. La moindre des politesses consiste à s’attirer les bonnes dispositions des personnes âgées pour avoir la protection et la bénédiction de l’au-delà.

Remarquons cependant qu’une telle approche confirme la position que nous avons adoptée déjà quant à la sémiotisation de la mort : elle n’est qu’un passage, une voie d’accès permettant à l’individu de sortir de ce monde-ci et aller à l’au-delà, lui conférant en même temps le statut d’*Ancêtre*, voire de *Dieu*.

En conséquence, la mort ne doit pas être vécue en tant que mode tragique d’un événement qui n’aurait pas dû se produire. Au contraire, elle est aux antipodes de la naissance qui n’est autre qu’un chemin d’accès du monde de l’*Inconnu* au monde des *Vivants*. Et si l’on peut dire ainsi : la vie n’est autre chose qu’une période de préparation à la mort, c’est-à-dire, il est question de parfaire sa vie afin que, dans l’au-delà, la temporalité devient éternité et que l’on aurait un meilleur accueil et une meilleure place dans un meilleur monde qu’est ce des *Ancêtres*.

**PARTIE II :**  
**SPECIFICITE DU "MOI" MALGACHE**

### 1- Notion de Fihavanana

Conformément à ce qui est prévu par la branche de la linguistique qui s'occupe des sens, il faut signaler que les mots ne sont pas des étiquettes affectées tout court aux objets du monde. Au contraire, il faut admettre que chaque langue organise différemment l'univers référentiel. Il en résulte ainsi que certains mots sont intraduisibles. Le mot "*Fihavanana*" en fait partie et en conséquence nous devons le conceptualiser plutôt que le définir. Et pour plus de précision vaut mieux partir de ce qu'a dit M. **MANGALAZA E. Régis** à ce propos :

*"Le mot "*Fihavanana*" est un terme qui mérite explication. Il renvoie d'abord à la consanguinité, c'est-à-dire à l'ensemble des personnes issues d'un ancêtre commun et qui est d'ordre de la nécessité et du destin (car on ne choisit pas d'appartenir à telle ou telle famille) ; en second lieu, il désigne le lien plus large mais moins profond que la consanguinité, unissant tout simplement les personnes qui partagent le même espace vital, (le village, la vallée...) ou qui partagent le même idéal de vie, les mêmes mœurs et coutumes. Valeurs essentielles aux yeux des Betsimisaraka, le "*Fihavanana*" est présent dans tout le domaine de la vie et régularise ainsi tout rapport social".<sup>10</sup>*

Dans ce propos, deux points sont à retenir, à savoir : " les personnes issues d'un ancêtre commun ", d'une part, et " les personnes qui partagent le même espace vital ", d'autre part. Ce qu'il faut préciser, c'est que le "*Fihavanana*" est cette forme de relations sociales dont les membres sont appelés "*mpihavana*". Ainsi les "*mpihavana*" constituent un groupe social bien défini et bien distinct. Comme l'a dit M. **MANGALAZA**, ils sont issus d'un ancêtre commun dont on se souvient souvent le nom. En effet, on l'évoque à chaque occasion pour dire et rappeler aux descendants qu'ils sont qu' »un ».

Pour un Malgache et surtout chez les *Antesaka*, une ethnie du Sud-est de l'île, les "*mpihavana*" constituent un "*olo-raiky*", c'est-à-dire, une seule et même personne,

---

<sup>10</sup> M. MANGALAZA E. Régis, "*La Poule de Dieu*," in *Mémoire des cahiers Ethnologiques* n°4 – (1994.p.35-  
P.U de Bordeaux 2

partageant le même sang qui est transmis de génération en génération, à partir de l'Ancêtre commun. D'où le terme de consanguinité.

Ainsi, on peut traduire le terme "*mpihavana*" en "*consanguins*". Et l'on peut concevoir, à quel point, combien ils sont liés les uns aux autres par le sang. Disons qu'au début, ils étaient deux frères ayant chacun huit fils. Ils auront des petits fils, des arrières petits-fils et ainsi de suite. A chaque cérémonie, on réunit tous les membres de cette grande famille afin qu'ils puissent se connaître et s'aimer.

En effet, ce qui caractérise surtout le "*Fihavanana*" c'est l'amour qui y règne. D'une manière innée, on aime les "*havana*" ou les consanguins car, en fait, ils sont les mêmes éléments d'un ensemble. Notamment, en cas de difficulté ou en cas d'échec dans la vie, ils doivent s'entretenir. Comme l'exprime bien le proverbe : "*voin-kava mahatratra*", c'est-à-dire, le malheur d'un "*havana*" est aussi ce des autres. D'un commun accord et par affinité, ils doivent s'entraider en cas de besoins. Là également, le fameux « *Vavambahoaka* » est d'autant plus virulent comme dans d'autres circonstances. Dans pareil cas, l'assistance mutuelle est d'office, par amour et par peur des représailles de la part des *Ancêtres* qui sont censés voir de près ou de loin. Effectivement le problème d'un "*havana*" est celui d'es autres, étant donné qu'on a partagé le même sang, c'est-à-dire on est un seul et même individu.

Autrement dit, si un "*havana*" est frappé de malheur, les autres doivent l'assister et l'aider. Ainsi, les "*mpihavana*", par consanguinité, sont les membres d'une grande famille, qu'ils vivent ou non dans le même terroir. Toujours est-il qu'ils s'aiment et s'entraident en cas de besoin ou de difficulté. Entouré des "*havanana*", le Malgache se sent parfaitement à l'aise. Il est chez soi. Tandis que, loin du groupe, il se sent étranger, perdu.

Il faut noter également que cette grande famille constitue, pour l'individu membre, un lieu d'épanouissement et de sérénité car il y règne amour, respect, entente et cordialité. Comme nous l'avons déjà souligné auparavant, le Malgache, loin des siens, se sent seul et fragile car il n'est pas à l'abri des dangers. Il en résulte que le "*Fihavanana*" est tout ce qu'il y a de plus précieux, voire même, sacré. C'est un garant et une assurance pour la vie. Effectivement, il n'est surtout pas question de laisser tomber un "*havana*", quelle que soit sa situation ou ses défauts. En fait, il fait partie

intégrante de soi-même, comme on l'a déjà souligné par ailleurs. Et l'on a tort de faire autrement et aucune excuse n'est valable devant les autres membres au cas où il y a demande d'explication lors d'une réunion familiale. Et il n'est de pire sanction que celle d'être abandonné par les siens ou d'être isolé par eux. Parmi les sanctions possibles, la pire est le fait de ne pas pouvoir être enseveli dans le tombeau familial. En quelque sorte, c'est l'exclusion totale et définitive.

L'autre explication qui vaut pour le mot "*Fihavanana*" se révèle être la notion de parenté. Les "*havana*" sont les proches parents tels que les frères et sœurs, les cousins, les oncles et tantes, les fils ou petits-fils de ces derniers. Mais ce qu'il y a de plus spécifique dans le "*Fihavanana*", c'est le sentiment d'intimité et d'affinité qui relie les membres entre eux. Pour preuve, on n'a qu'à évoquer la joie d'un individu en présence de son "*havana*" qui lui a été inconnu auparavant car, enfin de compte, c'est lui-même qu'il a retrouvé dans l'Autre.

Ainsi, le terme "*Fihavanana*" peut être le synonyme de *consanguinité*. Autrement dit, les « *mpihavana* » sont des *consanguins* et constituent un groupe social « *Raza Raiky* » ou littéralement, même *Ancêtre*. Mais en quoi consiste le deuxième volet, si l'on tient compte de l'approche de M. **MANGALAZA**, à propos de cette notion ?

On peut aussi appeler « *mpihavana* », les personnes qui partagent le même espace vital, sans être nécessairement liées par une consanguinité. Autrement dit, les liens résultent de l'appartenance à un même terroir géographique et ne relèvent pas de l'être biologique. Le plus souvent, ce genre de lien est fragile parce qu'il relève de l'accidentel plutôt que du naturel. Dans le "*fihavanana*" par consanguinité, au contraire, les membres possèdent une base de mentalité commune, véhiculée génétiquement par le fait même qu'ils sont issus d'un même *Ancêtre* et qui se transmet de génération en génération.

Exemple, dans certaines familles de Sud-est malgache, il y a des *Consanguins* ou des *Raza Raiky* qui sont guerriers ou doués d'un certain degré d'intelligence. Et de la même manière, il y en a aussi des fourbes et cela relève d'une certaine hérédité.

C'est l'une des raisons pour lesquelles il est très important de bien choisir dans quel groupe faut-il, si l'on veut avoir une femme pour épouse, au cas où l'on veut se

marier. Il est surtout question de demander des informations enfin de bien choisir la future belle- famille. Il faut se renseigner auprès des « *havana* » ou avec des gens à qui on a de bonnes relations pour mieux connaître l'histoire de telle ou telle famille pour mieux optimiser le choix. En effet, si le lien de consanguinité est quelque chose de naturel, en revanche, celui occasionné par une alliance l'est moins. Mais quoi qu'il en soit, par le mariage, le "*Fihavanana*" s'élargit encore plus.

Cependant le partage du même espace vital crée également des liens qui se tissent à partir des relations de voisinage car le fait de se voir chaque jour, de se saluer, d'échanger des biens,...crée dans chaque individu un sentiment de cordialité et d'amour. A la longue, les personnes vivant dans le même terroir finissent par devenir des intimes et des proches. Ce qui veut dire finalement qu'elles deviennent des "*Mpihavana*" parce qu'elles font exactement ce qu'elles auront à faire pour un "*Havana*" dans le sens premier du terme. Il faut remarquer que ce genre de "*Fihavanana*" est toujours susceptible de fragilité, puisque si les sentiments qui animent les "*Mpihavana*", par consanguinité, sont dotés d'une nature indéfectible, en revanche, ceux qui sont animés par la cohabitation dans la même aire géographique peuvent se dissoudre par éloignement de parenté ou par rupture de certaine régularité dans les habitudes acquises.

Dans la consanguinité, il est question de filiation qu'on ne peut pas rompre par décision arbitraire. Effectivement, si on se réfère toujours dans la partie Sud – Est malgache, on constate que chez les "*Antesaka*", les individus membres d'une famille sont classés par niveau de génération. On trouve alors la classe des grands- parents, celle des pères et des mères, celle des fils et des filles, celle des petits-fils,...si l'on se réfère à un Ego. De la sorte, un tel individu peut être classé parmi les pères malgré son jeune âge et un tel autre peut appartenir dans la classe des fils au détriment de son âge avancé. A chacun donc le respect qui lui est dû en fonction de la classe dans laquelle il appartient. Ce qui n'est pas le cas dans le *Fihavanana* par cohabitation. Là, c'est l'âge qui sera prépondérant et en voilà pourquoi ces deux types de "*Fihavanana*" sont vécus différemment par le Malgache. Dans ces deux formes de parenté, les liens sont d'autant plus solides dans la première que dans la seconde.

Toujours est-il que le *Fihavanana* est un genre de lien social original et spécifique au monde. C'est une originalité uniquement malgache.

Cependant, il faut admettre que ces deux formes de relations sociales sont d'une importance capitale malgré leur différence. Effectivement, chez le Malgache, la vie n'a rien d'individuel, c'est plutôt quelque chose de social. Ce qui implique que, qu'elle que soit la nature du lien dans lequel l'individu se trouve, consanguinité ou cohabitation, il a toujours besoin du "*Fihavanana*" pour jouir pleinement de sa vie. En définitive, l'essentiel est d'avoir une vie dispensée de tout conflit, aussi bien dans le groupe familial que social. La dignité individuelle est ainsi fonction de cette paix intérieure occasionnée par l'individu lui-même. En conséquence, dès son jeune âge, on inculque à l'individu ce qui est permis et ce qui est interdit pour harmoniser la vie en société. En transgressant ces règles, l'individu sait d'avance la force et la puissance de la société qui risque de peser sur lui en cas de comportement incorrect. En ce sens, il semble que les autres deviennent plutôt l'enfer dans le cas où l'individu n'en tient pas compte.

Par contre, en respectant les règles du "*Fihavanana*", il se met à l'abri de toute forme de sanction sociale et, du coup, trouve protection, amour et affection. Les règles mettent alors en avant l'importance du social par rapport à l'individuel. Il est alors question de bien entretenir les "*Havana*" en les aidants et les aimants le plus possible. Un désordre au sein des "*Mpihavana*" est nuisible non seulement pour l'individu qui en est la source mais également pour la vie du groupe. Ainsi, force est de l'écarter momentanément jusqu'à ce qu'il prenne conscience de la gravité de sa faute et demander pardon.

On peut également assister à d'autres formes de "*Fihavanana*" telles que les alliances matrimoniales, par le sang et le "*Ziva*". A propos du mariage, il est formellement interdit de prendre pour épouse une fille de son propre lignage. C'est l'inceste. Ce genre de prohibition est une manière ou une autre pour élargir encore plus le champ du "*Fihavanana*" sous forme de mariage exogamique. Il en est de même pour l'alliance par le sang dont les deux alliés sont souvent des individus qui partagent le même idéal de vie. En conséquence, ils décident de procéder aux rites du "*Fati-drà*" qui consiste à échanger leur sang pour le boire avec de l'eau. Le rituel de telle alliance peut prendre l'allure d'une cérémonie où les membres des deux groupes intéressés

assistent pour en être des témoins oculaires. Il faut noter aussi que, contrairement au “*Fihavanana*” par consanguinité naturelle, ce dernier en est une autre car le fait de boire le sang de l'autre signifie symboliquement qu'on est du même sang. De ce fait, cette alliance est également susceptible de rupture d'autant plus qu'elle n'est que l'acte de deux individus et non du groupe. C'est quelque chose de conventionnel.

Il y a aussi le “*Ziva*” qui est une forme de relation entre deux groupes ethniques et qui interdit à ses membres de se faire du mal et surtout leur recommande d'avoir une attitude consensuelle dans leurs relations quotidiennes. Cela peut être compris comme le sens générique du “*Fihavanana*” parce qu'il est le point commun entre la consanguinité avec d'autres formes de relations sociales. En définitive, chez les Malgaches, une chose est sûre, c'est que ce genre de liens est quelque chose de sacré puisqu'il découle d'un héritage ancestral. C'est pour cela que les relations engendrées par le “*Fihavanana*” ne se rompent pas aussi facilement. Entre les “*Mpihavana*”, le sacrifice de soi-même est de règle comme l'atteste le proverbe suivant :

*“Aleo very tsikalakalam-bola toy izay very tsikalakam-pihavanana”.*

Ce qui veut dire :

*“Vaut mieux subir un désagrément matériel que de briser un lien de parenté quelconque”.*

Nous retrouvons à travers ce proverbe la définition générique du terme “*Fihavanana*” que nous avons fait dériver du “*Ziva*”. Tout d'abord, on met en exergue les rapports qui peuvent exister entre relations parentales et l'argent qui sont tout deux des richesses. Parler de ces dernières c'est déjà entrer dans d'autres formes de relations sociales, notamment les échanges. Chez les Malgaches, le *fihavanana* est signe de richesse autre et qui ne peut être échangée contre de l'argent. Le proverbe que nous venons de citer en faisait foi. A propos de ce genre de richesse, il n'est pas question d'en être assouvi, et il est nécessaire d'en avoir plus. Le *ziva*, le *fati-drà* et même l'alliance matrimoniale sont des manières pour élargir ce genre de *fihavanana*. Plus on a des parents nombreux, mieux on est entouré et plus on a des richesses car ce qui appartient à mes *havana* est le mien aussi.



Ce sentiment nous pousse à croire que la propriété de mes parents est également la mienne. Aucune propriété n'est frappée du sceau de l'individuel, le tout appartient à tout le monde dans un même groupe. Tout objet est senti ou appréhendé sur le mode du " *nôtre* ". Dès lors, il ne nous semble exagéré de dire que chez les Malgaches, la dignité humaine est fonction de ses relations en matière de parenté dans lesquelles les liens doivent être renouvelés et renforcés à chaque fois et à chaque occasion. Inversement, si quelqu'un rompt volontairement ou non ce genre de liens, c'est lui-même qui s'exclut du groupe et il commence à être mal considéré, ses statut et rang sont en baisse. Il se marginalise et finit par être exclu socialement. Voici ce qu'en pense M. **MANGALAZA** :

*"La vie sociale suppose une tendance à la sociabilité, mais toutes sociétés contiennent paradoxalement des forces anti-sociales. La vanité et l'orgueil, l'ambition et le désir de puissance, l'instinct de domination font que la nature humaine est nécessairement conflictuelle. Entièrement conscient que le conflit fait partie intégrante de toute vie en société, les Betsimisaraka pensent qu'il faut une volonté réelle d'entente constamment réactualisée au niveau du quotidien par les échanges (parole, nourriture, prestation de service...) pour que la coopération ne soit pas un vain mot mais qu'elle devienne une source d'épanouissement pour tous".<sup>11</sup>*

Autrement dit, dans toutes relations humaines, du moins pour le cas des Malgaches, le "*Fihavanana*" est d'autant plus que primordial car, partout, vivement souhaité, sollicité et recommandé, là où il y a une vie en société car une vie individualisée est synonyme de vulnérabilité. En voici des proverbes illustrant ce point de vue :

*"Izay tsy mahay fatram-bary mahay sobika"*

Littéralement :

*"Celui qui ne sait pas mesurer du riz doit savoir au moins en confectionner le panier ».*

En fait ce proverbe nous apprend que, dans la vie, tout s'organise autour de la complémentarité entre divers éléments d'une totalité ou d'un ensemble. Que chaque

---

<sup>11</sup> M. MANGALAZA E. Régis, "*La Poule de Dieu*," p.40

chose se mette en place qu'il lui faut et cela est d'autant plus vrai dans l'espace comme dans le temps. Il est toujours question de saisir l'ordre des choses et l'admettre, sinon, il y aurait un déséquilibre. Et c'est la vie elle-même qui est en danger, qu'elle soit celle d'un individu ou celle d'un groupe. Là où il y a ordre, il y a toujours vie et dans le cas contraire, ce serait la mort.

L'égoïsme, une manière de prôner la particularité est condamnable par le fait même qu'elle favorise le déséquilibre. En fait, c'est une blessure occasionnée au sein de la société mais aussi et surtout, l'instauration du manque dans la forme. Or il est évident que ce manque est vécu comme étant une tension qui cherche une issue. C'est ce manque qui définit le désir comme une aspiration à la complétude et du même coup, explique le fait qu'on ne peut désirer que ce que l'on n'a pas. On peut même affirmer que les servitudes qu'impose la vie en société n'est qu'une forme de liquidation du manque. Ce que je ne possède pas en propre mais que possède mon "*Havana*" est mien. Voilà pourquoi j'entretiens, avec eux, de bonnes relations sous peine de vivre ce manque d'une manière cruelle, une cruauté qui naît du fait que l'objet est disponible mais je ne peux pas en faire usage puisque je suis en mauvais terme avec son détenteur. En effet, le refus de partager avec les siens ce que l'on possède est vivement condamné. Lorsqu'on parle de partage, on a en tête une configuration matérielle. A cela il faut ajouter les choses intangibles telles que tristesse et joie, malheur et bonheur. Tout est à partager et rien n'est à refuser quand on parle de *fihavanana malagasy* car en fait et selon un proverbe :

"*Izay iray vatsy, iray aina*"

"*Ceux qui ont même viatique ont même vie*"

Sans vouloir contester la validité de la traduction de NAVONE, il nous semble qu'on peut faire la jonction de ce proverbe avec la notion de complétude ou de totalité évoquée ci-dessus. Pour plus de précision, *Vatsy* veut dire réserve de nourriture quand il s'agit de voyager ensemble. Durant tout le trajet, elles ne doivent former qu'une seule et même personne car l'entraide est de mise. L'explication qui nous semble appropriée ici consiste à prendre le "*un*" non pas comme un simple déterminant d'objet mais comme étant l'expression de l'unité qui représente la totalité indivisible. Autrement dit, il existe une unité de viatique et de la vie. Ceux qui possèdent en commun ont

également la vie en commun. Pour bien mettre en exergue cette unité, le Malgache, surtout dans le Sud-est, quand il veut parler du lien de parenté dans le sens ci-dessus expliqué :

“ *olo raiky iahay* », c'est-à-dire : “ *nous sommes une seule et même personne* », une unité qui amplifie et renforce en même temps l'importance du “ *Fihavanana* ”.

## **2 – Le Moi malgache ou l'être pour autrui**

A la différence du *moi* occidental qui cherche son identité dans les qualités individuelles, le *moi* Malgache tend à s'ouvrir vers l'extérieur, vers les autres. Bien entendu, aucun *moi* ne peut s'enfermer uniquement en-lui même sinon le *ex-* dans *l'exister* n'aurait plus de sens. Mais il s'agit plutôt du fondement de ce moi-même, de son orientation pour trouver son sens et son intégrité. Robert DUBOIS fait remarquer, en soulignant, que le *moi* Malgache est constitué par trois zones concentriques. La première est constituée par un noyau central, le *moi* en tant qu'être *pour-soi*, doué d'intelligence et dynamique, ce par quoi un être se distingue d'un autre. C'est ce qu'on appelle, pour la plupart du temps *Ego*, le support de toute la personnalité de l'individu humain.

La deuxième zone est celle des personnes unies à ce *moi* originel à l'aide des relations de consanguinité, de l'appartenance à un même *Ancêtre* ou d'un *Razana-iombonana* et dont l'ensemble de celles-là forme un groupe uni. Elles constituent une lignée parentale, constituant ainsi ce qu'on appelle communément *Arbre Généalogique* ayant une expression bien déterminée de l'unité dont souligne ce proverbe :

“ *Velona iray trano, maty iray fasana* », c'est-à-dire, *vivants, on habite la même maison et, morts, on sera entassé dans un même tombeau*”.

Autrement dit, du moment qu'on appartient au monde des *Vivants*, on vit la même aire géographique, symbolisée par la maison. Et lorsqu'on passe au monde de l'au-delà, le tombeau est le point d'ancrage commun pour la lignée parentale. La communauté est, dans ce cas, le signifiant de l'unité de celle-là. C'est surtout dans ce deuxième aspect du *moi* Malgache que se détermine la personne de l'individu ainsi que sa consistance. Et son intelligibilité découle de son appartenance au groupe et,

inversement, le groupe est amputé si l'individu vient à disparaître ou à être séparé de lui, même momentanément.

La troisième zone du *moi* malgache est constituée par des personnes qui vivent ensemble en partageant le même terroir, que ce soit un village ou une vallée... Ce sont les “*mpiara-monina*” ou les cohabitants qui n'obéissent pas nécessairement au critère de la consanguinité. Les personnes qui partagent la même aire géographique sont soumises aux mêmes conditions climatiques, à des difficultés communes et à toute sorte d'aléas de la vie tels les cataclysmes naturels ou les divers accidents. Ayant les mêmes soucis, elles luttent ensemble. D'où le fait qu'il en résulte une certaine complicité entre eux pour mieux supporter la vie et, dans ce cas, les qualités de tout un chacun sont requises pour constituer une force unique, celle du groupe qui est en train de devenir des “*Mpihavana*”. Sans aucun doute, le *fihavanana* constitue l'un des fondements du *moi* Malgache.

Les personnes qui forment les deux dernières zones, nous l'avons vu, sont extérieures à *Ego*. Elles constituent ce qu'on appelle *Autrui* qui, non seulement nécessaire dans la constitution du *moi* empirique de *Ego* mais aussi dans la prise de conscience de soi-même. Qu'il se considère comme étant, par rapport aux autres. De telle manière, pour un Malgache, *exister* consiste à sortir du *moi* *Ego*. C'est un effort de dépassement qui oriente l'individu vers l'autre que soi, c'est-à-dire, vers *Autrui*. Et compte tenu de la pluralité d'*Autrui* tels les consanguins, les cohabitants et les *Ziva*, l'*exister* du *moi* est forcément une ouverture vers le social où l'individu trouve son fondement et son épanouissement.

Exister ou avoir un *moi* implique également le mouvement infini de la subjectivité vers la transcendance. Il faut, toutefois, souligner ici que le mot transcendance doit être pris dans son sens étymologique et suppose un double mouvement : traversée, idée de *trans* et montée, idée de *scando*.

Cette sortie du *moi* vers l'extérieur, impliqué par le verbe *ex-ister*, connaît un autre aspect concomitant qui consiste en un mouvement d'appropriation. Le *moi*, qui prend conscience de lui-même, est en train de s'approprier son propre *moi* à travers *autrui*. C'est la conjugaison de son propre regard et des regards d'*autrui* qui est le substrat de sa personnalité. Il en découle, dans le mouvement infini de la subjectivité,

deux directions : un mouvement dans le sens horizontal et qui s'impose par l'introduction d'*autrui* dans la composante du *moi* et un mouvement dans le sens vertical puisque le moi suis aussi impliqué par l'histoire de son groupe. En d'autres termes, les relations du *moi* avec les *Vivants* constituent les dimensions horizontales tandis que celles qui l'unissent avec les *Ancêtres* et *Dieu* constituent également les dimensions verticales.

En effet, étant transcendant, *Dieu* est incessamment en relation avec les *humains*, par omniprésence et par omniscience ou tout simplement par les rites religieux pratiqués par ces derniers avec l'intermédiaire des *Ancêtres*. D'autant plus, Dieu est celui qui donne la vie mais qui en dispose comme il l'entend. D'où son omniscience car il est présent et agit en tout, sur tout et dans la conscience de tout un chacun des Malgaches. Finalement, exister suppose un mouvement de traversée exprimant l'effort de dépassement du *moi* dans l'*Autre* tel que consanguins, cohabitants ou *ziva* et autres formes d'alliance, d'une part et de l'autre, un mouvement de montée vers le haut, où trônent les *Ancêtres* et *Dieu*. On peut avancer, avec une certaine réserve, que l'originalité du *moi* Malgache réside dans ce double mouvement de traversée et de montée, c'est-à-dire à la fois déterminé par ses origines ancestrales mais aussi par la consanguinité.

Ainsi, l'importance du *havana* n'est plus à démontrer. C'est primordial et cette primauté découle plus précisément d'une source sûre, les traditions d'une part et c'est également consigné par des prescriptions visant une vie en société harmonieuse par respect aux *Ancêtres*, par fidélité aux interdits lesquels sont transmis par les us et coutumes. Le *moi* Malgache est décidément un mouvement vers *Autrui*, intégrant le passé, tenant compte du futur et sans oublier, bien sûr, le présent.

Indéniablement, le *Fihavanana* constitue un mode de vie assez exceptionnel dans la mesure où exister est synonyme de relations intersubjectives où l'individu se constitue à travers les images qu'il se donne de lui-même, conformément aux prescriptions ancestrales, des images orientées vers un but : donner et recevoir des aides et des assistances de la société et dans un esprit de partage. De cette manière, le *moi* s'érige de manière à avoir, si l'on peut s'exprimer ainsi, *Autrui*, comme garant contre toute forme d'excès. Le problème du *moi* est exactement le problème de la

liberté : étant libre je suis contraint au respect des autres, sinon ma liberté risque d'être niée par la société. Mais quel genre de liberté est-ce ?

Ainsi la liberté dont il est question consiste à s'intégrer beaucoup plus dans la vie en société. Toujours dans le Sud - Est malgache, il y a ce qu'on appelle le *Rohon'olo*. Le *Roho* est le fait de parler ou tout simplement le fait de dire quelque chose et *olo* signifie personnes ou gens. Et le *Rohon'olo* n'est autre chose que le fameux commentaire des gens à propos d'un fait, le commérage qui suppose déjà un jugement. Toujours dans ce sens, mais dans d'autres contrées, telles les Hautes-Terres, le *rohon'olo* n'est autre que le *vavam-bahoaka*. Si le mot *vahoaka* désigne la population ou la foule, au sein d'un groupe social défini, *vava* désigne la *bouche* et signifie par métonymie la parole. Il s'agit donc pour les gens de cette région d'émettre un avis sur l'acte d'un individu, de le juger un avis à propos généralement d'un fait ou d'un acte qui déborde du cadre prescrit par la tradition et qui, de la sorte, contrevient aux règles.

Dès lors, la vie se résume dans l'attente des blâmes possibles qui appellent à chaque fois des sanctions. L'individu s'attend à tout moment commettre certains méfaits pour finir par être exclu hors du groupe. Il se retrouve ainsi face à lui-même. Son moi social est amputé parce qu'il ne fait plus partie de la totalité et devient tout simplement un élément étranger, en quête de son identité et de son intégrité. C'est ce double mouvement du *moi*, à la fois tourné vers l'individuel et vers le social qui caractérise, enfin de compte, le fait d'être Malgache.

Pour plus de précision, revenons sur le *jugement social* qui commente et condamner l'acte de quelqu'un, suite à des maladroites et aux contrefaçons ou violation des *tabous* mentionnés dans les us et coutumes. Des fois et chose étonnante, le tabou peut être levé aisément, moyennant d'un consensus social. On trouve quelques exemples de *tabou* levé, en matière d'alimentation : telle nourriture est interdite pour un groupe mais peut devenir permise lorsque l'individu concerné va voyager loin et que là-bas, il aura la vie dure, à cause de ce genre de restriction. Alors d'un commun accord, on lève le *tabou* pour lui faciliter l'intégration dans son groupe d'accueil. En tout cas, lorsqu'il y a flagrant délit en matière de transgression d'un *tabou*, c'est toujours le *Vavam-bahoaka*, qu'il faudrait, à tout prix, éviter. Celui-ci peut être très

dangereux pour le fautif car il se traduit par des discrédits mettant en cause le statut social de l'individu en question. Bref, c'est l'existence même de l'individu elle-même qui est remise en cause, ses prestiges et ses prérogatives.

Nous touchons là au type de sanction dont redoute-le plus le Malgache. Le jugement des cohabitants qui peut aller jusqu'au mépris de l'individu à tel point qu'il équivaut non seulement à un rejet ou à une exclusion, mais entraîne également la perte de l'identité sociale de la personne en question. A ce propos, voici justement ce que dit Jean RAJAONARIVELO :

*“ On n'aura jamais rien compris à l'âme malgache aussi longtemps que l'on ne se sera pas rendu compte que pour le peuple qui a placé au sommet de sa moralité la conduite selon le “ Fanahy ”(âme ou conscience), il n'est de pire malheur pour un être humain que d'être assujetti par les circonstances à subir l'humiliation ou le ridicule ”*

(...)

*“ La capacité de résistance spirituelle humaine se trouve condamnée à l'avance à la défaite dans une épreuve qui la met face à face avec la honte, exactement comme d'un tournoi qui l'opposerait au taureau car pour le moral humain : “ la honte est aussi un taureau ”.<sup>12</sup>*

Pour le Malgache, il est bien évident qu'il est sage de rester en conformité avec les règles habituelles et d'agir selon les traditions. Surtout il ne faut pas se hasarder à passer outre et à innover car celui qui s'y risque sera l'objet de l'humiliation. C'est ce dont l'auteur souligne dans ce passage, cité par Robert DUBOIS, dans son livre intitulé « *Ny atao no miverina* ». Et à ce propos, un proverbe est très significatif en soulignant qu'il vaut mieux être enseveli vivant que d'avoir honte. Tant que possible, il est toujours question d'éviter l'erreur. Ainsi :

*« Ataovy toy ny dian'omby izay dian'ny tanany no dian'ny tongony. »*

Autrement dit :

*“ Il faut faire à la manière dont se déplace un bœuf, les pattes postérieures se posent là où il y a celles du devant”.*

---

<sup>12</sup> Jean RAJAONARIVELO, « Le Fanahy », in *Civilisation malgache*, p.15, 1968

Ainsi agir autrement, c'est courir le risque d'une marginalisation pure et simple. Les parents, les proches sont là pour servir de rempart et protéger les siens contre tout excès. Ils les préviennent systématiquement au moindre écart puisque l'opprobre subi par l'un de ses membres aurait, inévitablement, des effets nuisibles à tout le groupe entier. En effet, la perte d'un membre d'une telle manière engendrerait au sein de la communauté toute entière une tare héréditaire.

Il serait donc difficile pour le groupe de se targuer à propos du "*Fihavanana*". Que ce soit pour l'individu ou pour le groupe, le rejet social équivaut à une mort lente malgré la richesse ou le pouvoir de l'individu ou du groupe. Selon le Malgache, de toutes les épreuves pénibles, la plus dure ou la plus insupportable est sans nul doute le déshonneur, suite à une exclusion. C'est pourquoi, il prône haut et fort que ce qui prime, c'est l'honneur et la dignité. Le tragique du déshonneur est très mal vécu dans la société malgache et au lieu de tel, il préfère mourir que de subir un affront pareil. En voilà encore un pôle qui force inconsciemment un Malgache à s'intégrer beaucoup plus dans le groupe. Ce dont résume Jean RAJAONARIVELO en ces termes :

*“ L’instant où nous serions persuadés que l’image de notre moi chez autrui est détériorée sans espoir, alors le risque est grand que nous trouvions notre existence physique privée de sa raison d’être et encombrante ”*

Ainsi, il ne serait pas erroné d'avancer que le *moi* Malgache n'est pas libre d'être quoi que ce soit, du moins d'être lui-même. C'est l'Autre qui le détermine au détriment de son être qui est susceptible d'être figé. Ce risque est bien faible si l'on tient compte le fait que c'est dans la contrainte elle-même que se construit la liberté, pour paradoxe que cela paraît. En fait, faite pour contraindre, la loi libère. Ainsi, au lieu d'être enfer, *Autrui* est source d'aisance et de liberté.

En réalité, c'est l'individu lui-même qui décide mais, seulement, sa décision doit être conforme à l'aspiration générale pour que son image chez *Autrui* n'en soit pas entachée ou écornée. C'est sa forte insertion dans le groupe qui donne consistance et épaisseur à son être. Il est et demeure toujours un élément d'une totalité qui le dépasse infiniment et sans laquelle il se perd. Et voilà en quoi consiste la spécificité du *moi* Malgache, être pour *autrui*. Le *moi* doit sortir de lui-même pour entreprendre la



traversée qui va le fusionner à *Autru*. C'est cette fusion qui donne à l'individu sa solidité et sa personnalité. Hors d'elle, il n'est qu'une ombre de lui-même, un *semblant d'être*. Il n'en demeure pas moins que l'individu puisse faire preuve d'une originalité dans ses initiatives individuelles pourvu que celle-ci n'excède pas les limites permises dans le cadre de la tradition. Bref, à chaque entreprise, il faut toujours tenir compte des autres, à savoir *Dieu*, les *Ancêtres* et les *cohabitants*.

Autrement dit, l'insertion du *Malgache* dans l'espace-temps tient compte du passé, les ancêtres, et du futur, les descendants. L'instant présent n'est que la réconciliation d'un passé qui n'est plus et d'un futur qui n'est pas encore. Le présent est chose fugitive et que l'on ne peut pas en tenir compte. Si l'on peut dire ainsi, le *Malgache* n'est jamais tout à fait présent, il est ou avec le passé ou en plein dans le futur. Toutes ses décisions sont teintées de prudence, souvent excessive pour la simple et bonne raison que ni le passé et ni le futur ne sont pas entièrement à sa disposition.

En fait, comme nous l'avons fait remarquer un peu auparavant, le présent est fugitif et même volatil. Surtout il ne faut pas y compter. C'est peut être dans ce sens que le *Malgache* se méfie du présent, de ce qu'il fait maintenant pour miser sur ce qui va advenir demain. En fin de compte, le temps, c'est l'ensemble de l'antérieur et du postérieur et dans cet espace temporel, le présent semble n'avoir aucune place. Effectivement, il y a quelque absurdité à dire *avoir du temps* qui n'est plus que passé et futur.

De ce fait, le concept *temps* est très important dans la pensée malgache. Comme cela est signalé un peu plus haut, en agissant, un *Malgache* se réfère toujours au passé tout en tenant sérieusement compte du futur. Autrement dit, il y a toujours une référence à la tradition, héritée des *Ancêtres* et une projection dans les futurs sous forme de base de calcul et motivant les attitudes adoptées dans la réalisation de quelque chose. Cela, afin que les descendants aient quelque chose à leur disposition et, ainsi, ils peuvent réaliser plus ou moins facilement leur existence.

C'est de cette manière que tout ce qui est individuel est condamnable parce que contraire à l'esprit du groupe ou si l'on veut. Cette condamnation vient du fait que le groupe fonctionne comme étant une unité et toute amputation de l'unité instaure le manque qui engendre nécessairement un déséquilibre et suppose déjà la mort. Ainsi, le

Malgache a horreur de mettre en avant le “Je” de l'énonciation, il préfère utiliser le “Nous” qui se traduit, non pas en “*Izahay*” mais en “*Isika*”. Le Malgache préfère utiliser “*Isika*” car ce terme intègre *Autrui* dans tout qu'on fait et dans ce qu'on dit : “*c'est à nous, c'est nous qui faisons ceci ou cela* ». L'on assiste ainsi à une sorte de communisme à la manière malgache. Tout est présenté, tout est dit comme appartenant à tout le monde. Ainsi lors des salutations d'usages :

“*Akory itsika agny*”

“*Là-bas, comment allons-nous*”

En conséquence, il n'est toujours pas question d'exclure l'*Autre*. Par contre, il s'agit plutôt de l'inclure constamment dans tout ce qu'on entreprend. *Ego* et *Autrui* ne font qu'une seule et même personne et comme nous l'avons dit par ailleurs, il faut à tout moment tenir compte des *Autres* dans chaque entreprise car, en fait, les autres nous regardent et jugent à chaque instant. Ainsi tout l'être d'un Malgache consiste à être à l'égard d'*Autrui*.

### **3- Individu et communauté**

Dans la conception Malgache de la vie, il est très difficile de séparer *Individu* et *Communauté*. Si l'on peut dire le premier est l'élément constitutif de la seconde. Il en est les éléments de l'ensemble. D'ailleurs, il ne peut retrouver son fondement que dans un groupe donné, surtout dans son groupe d'appartenance en tant que consanguin. En conséquence, dans cette partie de notre étude, il s'agit pour nous de mettre en exergue les points essentiels de la partie précédente.

Tout à l'heure, il a été question des relations entre le *moi* et *Autrui*. Maintenant, il est question de parler de *Ego* et de la Communauté, de leur fusion. Ce qui revient au même car *Ego* dont on va parler ici n'est autre que *moi* mais dans d'autre domaine et en d'autre champ d'action. Bref, *Ego* est une personne humaine qui a un rôle à jouer dans une communauté donnée et aussi des responsabilités à assumer, ce qu'on appelle communément *devoir*. Mais la Communauté également doit quelque chose à *Ego*, c'est le *droit*. Si l'un est la face, l'autre est la pile d'une même pièce de monnaie, tout comme le recto et le verso d'une même feuille de papier.

A bas âge, l'enfant malgache n'a comme univers de relations humaines que sa famille, à caractère de consanguinité, notamment, le père et la mère, ses frères et sœurs, les grands-parents que ce soient paternels et maternels...Au fur et à mesure que l'enfant grandit en âge, cet univers s'élargit par d'autres membres. Pour plus de précision, nous allons nous référer à l'ethnie du Sud – Est, notamment les Antesaka. La première sphère d'appartenance d'un enfant est la famille composée de ses parents, de ses grands-parents paternels, frères et sœurs du père. Ensuite, il y a le *Lonaky* ou groupe d'appartenance dans un village donné, ayant un tombeau commun et dont les membres constituent une grande famille. Dans ce groupe, toute forme de mariage est strictement interdite.

Dans le domaine du lignage ou de l'ascendance, l'on parle de *Raza* ou *Ancêtre*. Nous sommes descendus d'une seule et même personne. Ce qui veut dire que nous sommes une seule et même personne. Bref nous sommes " *un* ", *Izahay Raza raiky*, ou nous qui avons le même *Ancêtre*. Il s'agit ici de la lignée paternelle. Le plus souvent, ils vivent parfois dans le même village et l'on parle ici de lieu d'habitation ou d'un terroir. Le *Raza* porte une autre appellation à savoir le *Lonaky*. Ce groupe est dirigé par un chef qui se nomme *Lonaky* également. Il arrive qu'un village soit habité par un ou plusieurs *Lonaky* et qu'entre eux toute forme de relation en matière de mariage est permise.

Enfin le *Kobory* est synonyme de tombeau où sont ensevelis les membres d'un même *Lonaky*. On parle ici, signalons-le, de lignée paternelle. Tous ceux qui sont descendants d'une même personne, c'est-à-dire d'un Ancêtre commun " *mâle* " et qui doivent être entassés dans une grande maison après l'expérience de l'ici-bas. Chez les Antesaka, les femmes sont placées dans la partie Sud et les hommes au Nord, comme on dit :

" *Velona iray trano, maty iray fasana* ", littéralement :

" *Vivants on habite la même maison, morts on s'entassait dans un même tombeau* " ;

En voilà à propos de la grande famille à laquelle l'enfant malgache aura de relations de consanguinité, en plus des gens de l'entourage dans le village où il habite. Plus l'enfant grandit, plus il prend conscience de son appartenance dans un groupe et

également, il prend conscience de l'importance de l'entité familiale en matière d'affection, d'assistance et de protection et il en est de même a propos de ses devoirs envers les siens.

Cependant, lorsque l'individu va être circoncis, toute la famille est invitée et présente au village, le même jour. Déjà, l'affluence des invités étonne le petit garçon qui, stupéfait, devient le centre d'attention. Il se sent, tout d'un coup, entouré d'amour et souvent, de trop. Il faut dire qu'il s'agit pour l'intéressé d'un moment fort dans sa vie. Et il est très important que ce moment unique doit être choisi à un âge bien précis de l'individu afin qu'il en prenne conscience et que cela doit être un jour propice.

Pour un malgache, s'il est un jour à fêter dans le genre d'anniversaire, ce devrait être le jour de sa circoncision et cela pour deux raisons : tout d'abord pour l'individu lui-même, il s'agit d'un genre de *baptême*. C'est le premier contact du jeune garçon avec la blessure d'un couteau. Tout le monde s'attendait à ce que *l'initié* crie ou ne crie pas, pleure ou ne pleure pas. De ces deux gestes d'héroïsme ou d'une certaine lâcheté découle les jugements des parents que ce sera un homme courageux, doté d'un certain talent, de volonté ou d'un genre fuyard. Dans le premier cas, tous les membres de la grande famille qui ont été présents ne cessent de rappeler ce geste de bravoure à chaque rencontre avec le garçon car il s'agit là d'une épreuve d'endurance pour le jeune initié. C'est un rite d'initiation ou de passage de l'âge de garçon à l'âge d'homme mûr et responsable. Chez les Antesaka, à partir de ce moment, l'individu fait partie intégrante de la communauté et peut jouir pleinement ce dont il a droit. Mort, il doit être traité comme il le faut.

Le second point qu'il faut mentionner aussi est la rencontre du jeune individu avec son groupe d'appartenance. Comme nous l'avons dit auparavant, tous les membres de famille sont là, qu'il soit du côté paternel ou maternel, des *Fati-drà*, des Ziva et aussi des amis. Tout ce monde vient pour assister à l'événement mais surtout pour se présenter devant le jeune admis afin que celui se souvienne d'eux. De toute façon, c'est également une occasion pour tous les membres de se voir et c'est même un moment de détente et de défoulement. Au moment où l'on offre le *présent* au petit garçon, le donateur se présente en tant que oncle, cousin ou comme tel ou tel autre. A chaque rencontre, on rappelle ce moment fort et faste.

A partir de ce moment, *Ego* fait corps et âme avec les siens à chaque cérémonie heureuse ou malheureuse. Cette grande famille, c'est la communauté si l'on ajoute à cette première tous les amis, les alliés, les *Fati-drà*, les *Ziva*. Ainsi entre l'individu et la communauté, les liaisons se fortifient et l'intimité se trouve consolidée. **Robert Dubois** dit à ce propos :

*“ Avoir de la personnalité, pour un occidental, c'est savoir, au besoin, se détacher des autres pour affirmer ses opinions envers et contre tout. Avoir de la personnalité pour un malgache, consiste à savoir s'unir profondément aux autres, malgré les différends qui naissent nécessairement entre personnes libres. L'occident recherche sa personnalité dans les qualités individuelles, les Malgaches dans les relations avec les autres ”*<sup>13</sup>

A partir d'un certain âge le jeune malgache se donne aux autres, tout en étant lui-même. Tout ses talents, toutes ces capacités, il va les mettre en œuvre au service des siens et donc des autres. D'ailleurs au cas où il fait erreur c'est son *Lonaky* ou *Raza* qui sera l'objet des commentaires des gens. Il en est de même pour un acte bon entrepris par *Ego*. Voilà comment, être bon pour un Malgache c'est être bon envers les autres. Ils sont les juges qui condamnent ou qui donnent raison.

Il faut dire que la conscience individuelle coïncide avec la conscience collective. Autrement dit, que chaque personne prenne conscience de ce que son intégration doit être totale et inconditionnelle à l'égard de la communauté. Qu'elle y voit valeur en faisant un acte de bienfaisance. En cette intégration, l'individu malgache éprouve un sentiment de grandeur et également un élargissement de son *moi*. Il y trouve aussi l'achèvement de sa dignité et de sa personnalité.

---

<sup>13</sup> Robert Dubois, Olombelona. De l'existence personnelle et collective à Madagascar, Paris, L'Hartman 1978, p.45

**PARTIE III :**  
**LE TSINY ET LE TODY DANS**  
**LES RELATIONS SOCIALES MALGACHES**

## 1 - Notions de Tsiny :

Effectivement, aucun terme, en français, ne peut traduire le mot *Tsiny*. Nous allons alors nous contenter de quelques traductions et surtout essayer de le conceptualiser. Ensuite, il est également question d'en saisir le sens à travers des proverbes qui sont, pour la plupart du temps, une façon de dire quelque chose ou de démontrer une idée d'une manière crûe.

Et nombreux sont les proverbes qui parlent du *Tsiny*. Nous allons en citer quelques exemples car il s'agit de démontrer ce concept en termes d'images. En fait une telle notion est difficile à expliquer. Mais ces images semblent être, aux yeux d'un étranger, des images un peu bizarres et déplacées. Voyons un *Tsiny* qui ressemble à une *ruade d'un taureau*.

Tout d'abord, une chose est sûre, c'est que ce genre de fait relève plutôt du vécu que du pensé. En voilà déjà un point de vue qui rend difficile la compréhension ou l'explication du mot. En effet, chacun a sa manière de vivre le *Tsiny* car ceci se place du côté de la conscience que des sentiments. Les malfaiteurs sans scrupules n'en éprouvent aucune mais cela ne veut pas dire qu'ils peuvent s'y échapper. Du côté conscience, ils peuvent se dérober mais au niveau des relations sociales, la sanction est inévitable. Pour quelqu'un qui en tient compte et qui en a peur, il est possible pour lui d'en donner une signification et, surtout, le comprendre. Ainsi, pour mieux élucider ce terme flou, nous allons essayer de le vivre, le faire sentir. C'est une expérience qui, pour un étranger, est difficile à faire et qu'en conséquence, il en saisit difficilement le sens. Et il en est de même pour certains Malgaches qui peuvent comprendre le sens mais qui ne peuvent l'expliquer d'une manière évidente. Comme l'a remarqué le **Pasteur ANDRIAMANJATO Richard** :

*“ L'un des termes qui nous préoccupent dans ce travail, à savoir le mot “ Tsiny ”, est justement un mot tellement employé et pourtant combien vague. On pourrait dire, à la rigueur tout y mettre, cependant, on peut aussi le vider de tous les sens prétendus siens ”.*<sup>14</sup>

---

<sup>14</sup> Pasteur ANDRIAMANJATO Richard, *Le Tsiny et le Tody* p. 60 Presse Africaine

En effet, combien le mot est vague du point de vue sens et non pas du point de vue effet. Autrement dit ce phénomène social a plus d'effet, notamment psychologique, que de sens. En voilà pourquoi, le Malgache y tient beaucoup et fait tout pour s'en débarrasser. Et nombreux sont les différends qui se règlent suites à des présentations d'excuse ou *fialan-tsiny*. Comme on dit :

" *Ny heloka ibaboana mody rariny* ", c'est-à-dire,

"*Une erreur commise est ce dont on s'excusait devient chose normale*".

Il suffit au maladroit de présenter des excuses et la faute est pardonnée et, ainsi, il n'est pas erroné d'avancer que le *tsiny* joue un rôle très important, surtout dans le rétablissement de l'harmonie sociale. En ce qui concerne l'effet, nous en parlerons dans le second volet. Mais voyons tout d'abord le sens.

Comme nous l'avons fait remarquer auparavant, on peut traduire, évidemment à défaut, le mot *Tsiny* par *blâme* ou *reproche*. Seulement on blâme quelqu'un, par suite d'une erreur commise et on reproche à un autre un fait malencontreux. Ce qui n'est pas exactement le cas pour le *Tsiny*. On peut l'éviter, en parole, avant d'entreprendre quoi que ce soit tandis que le blâme est mention, après acte.

Cependant, le *Tsiny* n'a pas simplement comme domaine les faits sociaux ou des actes mais embrasse d'autres domaines, notamment les paroles, les discours, les rites ancestrales ou des coutumes et dont les transgressions sont fort possibles et fréquentes. Ainsi le *Tsiny* peut provenir de nulle part, de n'importe qui, de n'importe quoi et de n'importe comment. D'où son caractère vague et flou. C'est comme un *oiseau de mauvais augure* :

"*voro-talaha vato, magneno tsy hita vata* " C'est – à – dire :

"*Un oiseau qui chante mais dont on ne voit pas quoi que ce soit* ".

Le *Tsiny* en est parfaitement le cas si bien que **le Pasteur ANDRIAMANJATO Richard** d'ajouter:

" *...le Tsiny est quelque chose dont tout le monde fait l'expérience et que personne ne connaît*". <sup>15</sup>

---

<sup>15</sup> Pasteur ANDRIAMANJATO Richard, *Le Tsiny et le Tody* p. 60



Il faut aussi signaler que le propre du *Tsiny* concerne surtout le domaine des prescriptions, des us et coutumes traditionnelles. En fait, les modes des relations sociales malgaches sont encore et, en grande partie, traditionnelles. Sont passibles de *tsiny* ceux qui cherchent à enfreindre ces lois primitives.

Et de même, les Malgaches, qui se prennent pour des développés et des civilisés, pratiquent encore certaines rites telles que le *Famadihana*, le *Jorompitahiana amin'ny Razana*, une cérémonie qui consiste à re-emballer de linceuls les reliques des *Ancêtres* et, dans la même occasion, on leur demande bénédiction et aide dans tout ce qu'on va entreprendre. Ce qu'ont fait "*Dadabe*", les Grand - pères et consorts, ce qu'ils ont dit et conseillé, hante inconsciemment l'esprit d'un Malgache, surtout quand un échec survient et que c'est difficile de l'expliquer. On pense en ce moment là au *Tsiny* possible. On pensait à une transgression possible des prescriptions ancestrales innombrables et que l'on ne peut observer d'une telle ou telle manière. La seule situation qu'on croyait valable et logique consiste à s'en excuser auprès de *Dieu* par le truchement des *Razana*.

Il faut noter cependant que, dans ce genre d'excuse, c'est le plus âgé de la famille qui a droit à le présenter et adresser les demandes auprès du *Créateur*, bien évidemment par l'intermédiaire des *Ancêtres*. En conséquence, le *Tsiny* en est sensé comme étant évité. Ainsi l'ordre est de nouveau rétabli, que ce soit au niveau du social que du domaine des idées. Et l'individu se sent libre d'entreprendre quoi que ce soit, la conscience tranquille.

A propos de l'effet *Tsiny*, comme nous l'avons dit un peu auparavant, il se plaçait au niveau du psychologique pour être traduit au niveau du physique. Le Malgache y prend attention avant de faire quoique ce soit, justement dans le but d'éviter toute conséquence fâcheuse et le mauvais serait incriminé au *Tsiny*. C'est ce qui nuance, nous l'avons déjà souligné, le *Tsiny* du blâme car le premier est à éviter en parole avant l'acte même tandis que le second est un reproche après.

Autre chose, concernant le premier, c'est l'auteur de l'acte lui-même qui pressent l'erreur possible, vue les prescriptions innombrables et parfois très anciennes et que l'on ne peut éviter quoi qu'on fasse. Le principe de prévenance est systématique comme l'a remarqué le **Pasteur ANDRIAMANJATO Richard** :

*“ Si vous assistez à une réunion malgache, vous serez surpris de constater combien les excuses et les prévenances y tiennent une grande place.*

*En effet il n'est pas rare que celui qui parle débite pendant un quart d'heure ou vingt minutes des excuses à n'en plus finir pour terminer en peu de mots sur l'essentiel de ce qu'il avait à dire".<sup>16</sup>*

Après de telles excuses, celui qui prend la parole sera libre de toute contrainte, certainement au niveau psychologique. Tout ce qui va s'en suivre poursuivra son cours normal car tout est remis en ordre car les formalités ont été, en totalité, observées et respectées et le *Tsiny* n'aurait plus d'effet. En ce sens, ne s'agit-t-il pas d'une liberté de conscience plutôt que d'action? Nous n'avons pas à nous étaler sur le sens du terme. En gros le *Tsiny* relève plutôt d'un cas de conscience à propos d'une erreur possible, eu égard aux manières de faire ou de dire. Du côté communauté, le *Tsiny* se présente comme un jugement concernant l'acte d'un individu. Surtout dans les pratiques quotidiennes, on s'observe, chacun examine et porte un jugement sur les comportements de chacun. Il se peut qu'une personne persiste dans ses façons malencontreuses pour devenir un pôle de jugement en mal. Il est l'objet de *Tsiny*, de blâme et de reproche. Et ce sera certainement et inévitablement, selon la conviction d'un Malgache, le *Tody* qui s'en suivra. Celui-ci est un genre de chatiment, occasionné par des *Tsiny* non excusés. Et il est temps, pour nous, de voir le second volet de notre étude, à savoir, le *Tody*.

Comme nous l'avons fait également à propos du *Tsiny*, il est question de présenter ce fait social majeur sous forme d'images. C'est l'orateur, lui-même, qui dessine ces images d'une manière claire et nette si bien qu'en l'écoutant palabrer, on risque d'avoir des frissons.

## **2- Notion de Tody**

Toujours dans son livre intitulé “ *Le Tsiny le Tody dans le pensée malgache* ”, le Pasteur ANDRIAMANJATO Richard essaie d'étudier le mot *Tody*, dans son sens

---

<sup>16</sup> Pasteur ANDRIAMANJATO Richard, *Le Tsiny et le Tody*, p. 62

étymologique, sous deux optiques. La première renvoie au sens de *arrivé*, comme *arrivé à bon port*, après un long et dangereux voyage. D'où l'expression :

“ *Tonga soa aman-tsara* ” ou “ *Arrivé bel et bien* ”.

Dans ce cas, il y a idée de victoire après un parcours semé d'embûches, d'obstacles de tout genre. Malgré tout, le voyageur gagne l'autre rive sain et sauf. Cette réussite est due surtout à plusieurs acteurs tels que l'individu lui-même, ses expériences, ses dons, ses chances. D'autres l'ont également aidé comme par exemple, les *Ancêtres*, *Dieu*, le *Tani-masy*, c'est-à-dire la *Terre sacrée* où vivaient des esprits bons ou mauvais.

D'autre part, l'autre optique est celle de *retour*, faisant allusion à l'idée de vengeance. Il y a ici idée de conséquences ou d'effet. A un acte bon, un bon résultat et à un acte mauvais, une mauvaise conséquence. D'où le proverbe :

“ *Izay mamafy rivotra mijinja tadio* ”

“ *Celui qui sème du vent, récolte la tempête* ”.

Selon le Malgache, en effet, tout acte, toute action ou toute parole adressée, aura certainement et inexorablement des conséquences tout à son vis-à-vis qu'à l'auteur lui-même. Effectivement, l'univers forme un tout, composé d'une multitude d'éléments qui ont chacun des rôles à jouer. Ils ont également leur place respective et entrent en relation les uns avec les autres. Tout acte, occasionné par un individu, provoque un choc aux alentours, créant ainsi une secousse et tout s'ébranle. L'auteur d'un tel acte recevra, à son tour, des sanctions d'une façon ou d'une autre. Toujours est-il, quelque soit ce genre d'acte, il y a aura certainement des conséquences, bonnes ou mauvaises, pour les entourages et dans l'immédiat mais à la longue, pour l'auteur. Le *Tody* est cette sanction finale, due à l'acte malencontreux et qui affecte l'individu responsable. En quelque sorte, c'est la *retombée* de ce qu'on a fait de bien ou de mal.

Notons cependant que, dans l'une comme dans l'autre, il y a toujours dans le mot *Tody*, l'idée de conséquence. Dans le sens de *arrivé* tout d'abord, si j'arrive sain et sauf, c'est parce que je m'y suis donné à fond. J'ai bien préparé et bien entrepris le voyage. Sinon, c'est l'échec. Il en est de même pour l'idée de *retombée*. S'il y a mauvais résultat ou mauvaise conséquence, c'est parce qu'il y avait eu maladresse et inattention de la part de l'auteur.

Mais ce qu'il faudrait surtout retenir c'est que, tout comme dans le *Tsiny*, le *Tody* suppose toujours un malheur. A tout prix, un bon Malgache cherche à chaque instant, en tout moment, à éviter le *Tsiny* et ses mauvaises conséquences, à savoir, le *Tody*. En effet, si l'on parle de quelqu'un et qu'on le traite de *Tsy mataho-Tody*, il s'agit là d'un individu louche, d'un sans scrupule. Quelqu'un de sensé ne veut jamais se mettre à sa place. En fait, il aura du mal à s'en sortir. De toute façon il n'a aucune chance car au bout de son chemin, le mal, un accident ou le *Loza*. Un *Tsy mataho-tody* est quelqu'un qui n'a pas peur de rien, qui ne tient pas compte des dangers que l'on encourt si l'on commet des méfaits à l'égard des cohabitants ou à l'égard de la nature.

Autres remarques qu'il faudrait apporter concerne le sens du mot *Loza*. Tant bien que mal, on le traduit par accident. Loin s'en faut, c'est trop simple et trop concret. Le *Loza*, à vrai dire, est synonyme d'accident mais d'un autre genre et dont l'origine est difficile à expliquer. C'est une très lourde sanction qui s'abat sur un fauteur ou sur sa famille. Citons quelques exemples pour s'en faire des idées.

Lorsque, dans une famille, deux personnes sont mortes d'une maladie dont on ignore l'origine, on parle de *Loza*. Il arrive, parfois, qu'un porc femelle mette au monde des petits, dépourvus de pattes ou des yeux, c'est *Loza*. En fait, ce n'est pas l'incident qui est dangereux mais c'est ce qui va s'en suivre, malgré qu'on l'ignore pour le moment. C'est un mauvais présage et que l'on a un mauvais pressentiment. Selon le Malgache, lorsque le *Tody* s'abat sur quelqu'un :

*"Tout ce qu'il fait ne réussit pas  
Les bœufs qu'il élève meurent de l'herbe qu'ils broutent  
Les œufs couvés n'éclosent pas  
Ce en quoi on s'est fatigué n'est guère rentable"*

Ce sont là des accidents dont on suppose qu'à l'origine desquels, il y a le *Tody*. Tout comme dans le *Tsiny* le terme est si flou et vague. Mais comment il en est ainsi ?

Tout d'abord, le *Tody* est quelque chose de craint. En fait, c'est le *diable aux trousses* et, qu'en conséquence, tout le monde veut s'en détourner fuir. Personne n'ose le regarder en face et d'aucun n'aborde le sujet, tellement on le craint. Toujours est-il que le concept demeure flou. Pourtant le fait est là, imputable, toujours efficace et à l'affût et le Malgache en a très peur. Ensuite le sujet se présente parfois comme

quelque chose de tabou. Personne ne veut en parler ou en désalter. C'est comme tout ce qui entoure le sexe et tout ce qui le concerne ou tout comme la mort. C'est comme si tout le monde veut s'en débarrasser mais sans jamais y arriver.

Plus précisément, le *Tody* peut se présenter comme étant un fait psychologique et qu'on peut mettre en exergue à l'aide des proverbes. De plus, il peut s'agir également d'un fait social concret, jouant un très grand rôle dans la vie sociale des Malgaches. Nous allons tenter d'en démontrer certaines modalités afin de le conceptualiser. En ce cas, prenons quelques termes d'après les imageries de tout à l'heure : "*tout ce qu'il fait ne réussit pas*". Autrement dit, malgré tous les efforts, les sacrifices et même la compétence, tout ce qu'on avait entrepris est voué à l'échec. L'effort est vain et l'échec est total. Plus d'avenir et pour l'individu et pour sa famille. Aussi :

- *Ses enfants meurent en bas âge*
- *Les jeunes meurent prématurément*
- *Ce à quoi on s'est fatigué avorte.*

Toutes ces images renvoient au concept *Tody* et de ses conséquences. Chez le Malgache, cela suppose quelque chose de grave même si l'on n'arrive pas à le définir clairement et à le déterminer. Ce qui est grave encore c'est qu'on ne peut l'éviter du moment qu'il arrive. Pire encore, le *Tody* frappe ce qui est vraiment cher à l'individu : ses enfants, sa femme, tout sa famille, ses richesses et menace sa vie. Ainsi si le *Tsiny* sous entend un lourd fardeau dans son poids ou une ruade dans son coup, le *Tody* est cruel quand on pense à ses conséquences. Mais quelles relations y a-t-il entre les deux faits, à savoir le *Tsiny* et le *Tody* ?

### **3 - Efficience du Tsiny et du Tody sur l'être d'un Malgache**

Maintenant, la question qui se pose est celle-ci : " Est-ce que le *Tsiny* ou le *Tody* a-t-il des effets sur l'individu Malgache ? " Pour un Malgache, c'est certainement effectif. Autrement dit, chaque cause a un effet ou l'inverse. De même, le *Tsiny* produit un effet nocif pour l'individu victime. En effet, l'on est passible du *Tsiny* lorsqu'on a commis une erreur qui consiste à enfreindre les lois, les préceptes sociales, les us et coutumes... Comme nous l'avons, dit à chaque fois, "*manome Tsiny*", littéralement "*donner du*

*Tsiny* ", veut dire blâmer, donner tort ou reprocher. En d'autres termes, si la personne en question récidive et qu'à chaque fois tout le monde le corrige et qu'il ne veut toujours pas écouter, il s'attire des blâmes, accumule des reproches. Il s'expose ainsi à des ennuis et s'exclut lentement mais sûrement de la société, se marginalise peu à peu. A vrai dire, il se dénigre et sera certainement dénigré s'il s'entête dans ses mauvaises attitudes. Enfin de compte, son être flétrit. Ainsi, l'image de l'individu dans l'autre se dégrade, *Autrui* qui juge et qui condamne. Rappelons encore, un foi de plus, que *Être Malgache c'est être pour Autrui*.

Ainsi, l'être d'un individu Malgache doit être reconnu par autrui ou par les autres individus. En conséquence, les autres ne sont pas du tout l'enfer. Au contraire, ils constituent la valeur qui permet de reconnaître la valeur d'Ego. L'on peut se demander alors si le *Tsiny* ou le *Tody* est quelque chose d'effectif. Plus exactement, ce fait social donné a réellement des effets sur sa victime. Le Malgache y croit fermement même si c'est dans son for intérieur ou à l'insu de lui-même. La peur du *Tsiny* fait partie intégrante de l'être d'un Malgache. C'est comme un subconscient mais qui force l'individu à agir consciemment ou inconsciemment.

Enfin de compte, un Malgache, qu'il soit hautement instruit ou fortement éduqué, ne peut pas se passer du *Fialan-Tsiny* ou le fait de s'excuser au préalable avant toute action ou au début de chaque discours. La peur du *Tsiny*, la hantise du *Tody*, est permanente dans la conscience d'un Malgache où qu'il se trouve, qui qu'il soit. Peut-être, nombreux sont ceux qui tentent de remettre en question cette idée ou cette notion. C'est justement ce que nous sommes en train de faire. N'empêche que, pour le moment, le pouvoir du *Tsiny* sur la personne d'un Malgache reste encore intact. Si l'on peut dire le *Tsiny* est comme la mort. On feint l'ignorer, on cherche, en tout moment, à l'oublier. Pourtant, la mort, tout comme le *Tsiny*, est toujours là, à l'affût, à attendre le moment propice pour écraser l'individu coupable :

*Ny Tsiny, zakaina tsy zaka ou  
le Tsiny, on le soulève sans y arriver.*

Du moment que l'individu soit conscient qu'il a commis une erreur grave, telle l'inceste, il lui est difficile d'avoir une conscience tranquille. Tout se présente en lui en tant que confusion, trouble. Il ne sait pas exactement de quoi ou de qui parle-t-on ?

Pour lui, rien ne va plus, tout ne tourne plus en rond. Son être n'est plus pour autrui mais pour lui-même. Il est simple être, isolé et surtout seul contre tous. Et tout se ligue contre lui : les membres de la famille, les cohabitants. Le *Rohon'olo* ou le *vavam-bahoaka* entre en ligne de compte. L'on ne tient plus compte de lui, de ce qu'il dit, de ce qu'il pense et de ce qu'il projette. En quelque sorte, c'est un mort-vivant. C'est comme une pirogue en dérive, entraînant avec elle son passager vers l'embouchure de la mort. Essayons d'être plus précis.

Au début, le *tsiny* se présentait comme étant un blâme ou un reproche à l'égard de quelqu'un qui a commis une erreur. Mais ce n'est pas du tout un simple blâme, inoffensif sinon l'esprit d'un Malgache aurait tort d'en attacher une importance. En effet, le *tsiny* se présente à l'esprit d'un Malgache telle une force redoutable agissant d'une manière singulière. C'est justement dans ce sens qu'il est très difficile d'en donner une définition qui serait certainement imprécise. Disons, plutôt, l'effet du *tsiny* est beaucoup plus simple à faire sentir qu'à définir. Mais comment le faire ?

Avant tout, comment le *tsiny* est né et sur quoi il est fondé ?

Enfin, à l'origine du *tsiny*, il y a l'imperfection humaine. Quoi qu'il fasse, l'homme, en agissant, commet toujours des erreurs que la nature ne pardonnerait jamais. Dans la conception malgache, il existait une force surnaturelle qui sanctionne tel ou tel délit. En effet, l'univers est doté d'un certain pouvoir susceptible de sanctionner en mal tout comme en bien. Justement, le *tsiny* ayant comme effet le *tody* est cette sanction en mal. Lorsqu'un individu en est victime, il échoue inexorablement et fatalement dans tout ce qu'il entreprend.

Cependant, le *tsiny* ne revêt pas une forme reconnaissable. Autrement dit il est très difficile d'affirmer que telle ou telle maladie est due au *tsiny* car, en fait, il n'agit pas sur le champ et aucun symptôme n'est remarquable à ce propos. Ce n'est pas comme sur le « tabou » ou le strictement interdit. Dans certaine région malgache, la consommation de l'anguille est formellement « *tabou* », plus précisément pour une ethnie qui s'est nommée « *Antevato*, dans la région « *Antesaka* ». Il est strictement interdit pour ces gens de manger de l'anguille et même prendre du feu là où l'on en a cuit. En cas d'imprudence ou non, les *Antevato* auraient les cheveux blanchis le jour même et le pire est qu'aucun remède n'est possible. Des fois, certains en deviennent

aveugles. Notons également que dans ce genre d'interdit, il n'est pas question d'en prendre précaution et l'on ne peut parler d'imprudence mais d'un accident. Tout se passait comme s'il y a problème d'allergie mais ce qui n'est pas le cas.

L'effet *tsiny-tody* est tout autre et encore beaucoup plus subtil. Le plus souvent, les malheurs dus au *tsiny* proviennent surtout des autres ou de la nature elle-même qui se remet à l'ordre, mettant en péril l'auteur du désordre.

Prenons l'exemple d'un individu qui a été en mauvaise entente avec son défunt de père quand celui-ci était encore vivant. Le malheur, qui le frappe et dont toute explication n'est valable, est considéré par un Malgache comme un *tody* ou la sanction en mal, infligée sur l'individu en question. D'ailleurs la place qu'on accorde au *tsiny* est d'autant plus importante, aussi bien dans les discours tout comme dans toute action si bien qu'il est difficile d'en minimiser les *Dimensions existentielles* ou plus précisément relationnelles. Il faut dire, par conséquent, que ce phénomène trouve sa valeur et son fondement dans cette conception malgache comme quoi toute relation est à base d'entraide et d'assistance mutuelle mais également dans ce désir de perfectionnement et de sympathie universelle.

Nous devrions remarquer également que le *tsiny* semble mettre en exergue les frontières de la condition humaine, en délimitant, à chaque individu, son espace vital, ses droits et ses devoirs. Notons, en même temps, que droit et devoir ne sont autres que la pile et la face d'une même médaille ou le recto et le verso d'une feuille de papier. Nul ne peut se prévaloir de son droit que s'il n'a pas pu assumer son devoir.

Autrement dit, il n'est surtout pas question de s'exclure de son espace vital, que soit d'un groupe social donné ou d'un terroir car dans ce cas, l'on est en position d'exclu ou de déraciné. Un désordre est consommé et une victime est présumé coupable, exposé au danger appelé » *tody* ». Comme on l'a dit par ailleurs, il existait un ordre naturel et qui doit être respecté par tout un chacun. Ainsi, l'univers tout entier constitue un système formant un tout, unique et dont les éléments sont en relation permanente, influant les uns sur les autres. Chaque chose en son temps et en son lieu. La meilleure des sagesses consiste à savoir, savoir faire et savoir être ou, en d'autres termes, à respecter l'ordre préétabli ou le « *lahatra* ».



Et voilà en quoi consiste la pensée malgache, à propos justement de l'existence humaine. En toute action et en tout propos, il est toujours question d'exorciser le *tsiny* possible et au préalable. Voilà comment chaque individu devrait s'approprier de son sort et de sa destinée pour les assumer par la suite. Il faut préciser également que l'épreuve du *tsiny* met en relief cet esprit malgache qui se voit responsable dans le moindre de ses actes. Quoi qu'il fasse, un Malgache est toujours conscient qu'il y aurait toujours une perfection à atteindre, surtout dans les manières de faire. En fait, il a découvert que ses actes le dépassent infiniment dans leur sens et qu'il serait toujours incapable d'en circonscrire les conséquences. Ainsi, personne n'est à l'abri du « *tsiny* ». Mais comment celui-ci agit-t-il sur l'individu victime ?

Le mode d'agir du « *tsiny* » peut se traduire en des termes imagés. En fait, il a été toujours dit que ce phénomène est vécu et senti plutôt qu'expliqué, surtout à ne pas définir. Toujours est-il, tout le monde ignore le sens exact du terme.

En conséquence, le Malgache en fait toujours un portrait à l'aide des images qui se complètent pour donner la forme d'un animal féroce ou d'un malheur inouï fomentant ainsi un trouble cauchemardesque. C'est peut-être une image floue, sans contour mais qui hante l'esprit. Effectivement, le Malgache en a vraiment peur. Il faut dire alors que le *tsiny* est quelque chose de provoqué ou bien par soi-même et surtout par la société. Il fait partie intégrante de l'individu malgache lui-même de telle manière qu'il doit toujours s'attendre à supporter les conséquences de ses actes. Tellement l'individu malgache en a peur et celle-ci met en cause l'élan d'un Malgache lorsqu'il va entreprendre quoi que ce soit. Evidemment ce sentiment de frustration, lors d'une prise de responsabilité, fait naître dans l'âme d'un Malgache la peur d'une action, surtout en matière d'innovation. Du moins chaque action est teintée d'une prudence, parfois, excessive.

Bien que le *tsiny* soit un phénomène quasi psychologique, ce soit également un fait social donné et que le Malgache essaie toujours d'en retracer un portrait « robot » sous forme d'images hallucinantes. Citons quelques exemples :

« *Le tsiny est comme le vent, on ne le voit mais on le sent,*

« *Il ne s'amoncèle pas comme les nuages,*

« *Il ne gronde pas comme l'orage pour qu'on lui demande pardon,*

« *Il ne menace pour qu'on puisse l'éviter,*

*« Il est comme l'eau qui descend d'un point élevé, on ne le voit et pourtant elle mouille,*

*« Il vient silencieusement telle une gelée blanche, vous ne sentez pas qu'elle est froide que lorsqu'elle vous touche,*

*« Car le rêve ne vient qu'en dormant, le tsiny ne vient que lorsqu'on est malade,*

*« Le tsiny est semblable à un fossé profond, si l'on y regarde, on a le vertige et si l'on y tombe, on en meurt.*

*« Il est comme un couteau tranchant, celui qui marche dessus se blesse inévitablement,*

*« Il est comme le feu, celui qui le couve se brûle,*

*« Il est comme un chemin glissant, celui qui l'emprunte ne manquera pas de tomber,*

*« Il est comme un poison, celui qui en goûte, en aura mal,*

*« Il est comme un tabac puissant, celui qui le défie en aura assez,*

*« Car le tsiny est à la fois abaissement et démolition,*

*« Et une sorcellerie émoussée ne vaut pas un tsiny tranchant ».<sup>17</sup>*

Tous ces propos sont recueillis et cités par M. Andriamanjato R. dans les pages 62 et 63 de son livre intitulé *le Tsiny et le Tody dans la Pensée Malgache* ». Toutes ces images nous montrent comment est le *tsiny*. C'est quelque chose à la fois invisible mais combien redoutable. Chaque image peint à sa manière la puissance du *tsiny* tout en soulignant en même temps qu'il n'apparaît pas sous une forme nette. On ne le voit pas du tout, pourtant il est là, guettant une proie quelconque, toujours à l'affût, dans l'attente d'un maladroit. Chose étonnante, le *tsiny* tire sa force de ce caractère à la fois présent et absent en même temps car, en fait, il se fait toujours menaçant.

D'autres propos soulignent certains exemples de la conséquence du *Tsiny* :

*« Si quelqu'un est victime du tsiny,*

*« tout ce qu'il fait ne réussit pas.*

*« Les bœufs qu'il élève meurent de l'herbe qu'ils broutent,*

---

<sup>17</sup> Propos recueillis p.62

« les cochons sont paralysés et les moutons ont les goîtres,  
 « les volailles succombent sous le choléra,  
 « le chat se met à manger les poules,  
 « les œufs couvés n'éclosent pas,  
 « le riz ne produit que de la paille,  
 « le manioc a un goût amère et on en a vite assez,  
 « les patates n'ont pas de tubercules et le maïs ne produit rien,  
 « ce qu'on a cultivé ne pousse pas et ce qu'on replante périt,  
 « ce pourquoi on s'est fatigué n'est rentable,  
 « et tout ce qu'on commencé avorte.  
 « On cueille et on ne remplit jamais la corbeille,  
 « on court et on se fait toujours rattrapé par les autres,  
 « on cherche et on ne trouve jamais,  
 « on travaille et on ne gagne rien,  
 « le peu qu'on a se dissout,  
 « si l'on tombe malade, on ne s'en remet plus et même si on guérit, on  
 reste éternellement infirme.  
 « les enfants meurent en bas âge, les jeunes le sont prématurément,  
 « les vieux sont dans un état de pauvreté et de détresse inouïs,  
 « leurs descendants se trouvent dans des situations difficiles ou sont  
 exterminés,  
 « ils sont comme de la terre dans un col,  
 « en été, elle est charriée par le torrent,  
 « en hiver, elle est dispersée par le vent,  
 « et ainsi elle disparaît.  
 « Faites donc attention et éviter le tsiny. »

Une fois de plus, en voilà encore des images qui présentent le tsiny dans ses formes plus que jamais diaboliques, renforçant ainsi la crainte, la hantise à l'endroit du *tsiny*. Dans le fin fond d'un Malgache, cette peur est d'autant plus réelle que présente, si bien qu'elle détermine, à son insu, tous ses actes. Le fait de s'excuser au préalable avant toute action et tout acte est chose obligatoire. On en a déjà parlé longuement un

peu auparavant. Ainsi il n'est pas erroné de noter que le *tsiny* est quelque chose d'effectif dans les relations sociales des Malgaches. Il a un certain pouvoir en matière de réglementation et de régulation à propos de l'harmonisation de la vie en société malgache.

## CONCLUSION

Entre la philosophie existentialiste et la pensée malgache, peut-il exister des points communs ? C'est l'objet même de notre étude, à savoir, « LES DIMENSIONS EXISTENTIELLES DU TSINY ET DU TODY DANS LES RELATIONS SOCIALES MALGACHES ».

A propos de la notion de « *dimensions* », on en a parlé assez longuement et ce qui nous intéresse, maintenant, c'est le volet « *existentielles* ». Prenons Karl JASPERS, un philosophe existentialiste, né en 1883 et mort en 1969, pour expliquer et comprendre le phénomène en question et voir en même temps comment s'articule la pensée malgache.

Enfin de compte, la philosophie malgache existait depuis, même si c'est dans un état embryonnaire. Disons plutôt une pensée et c'est la raison pour laquelle, nous avons choisi ce sujet pour dire qu'il est temps d'élaborer une philosophie proprement malgache, présentée en tant que système et admise à l'échange extérieure, ayant sa place au sein de l'histoire de la pensée. Plus exactement, il est surtout question de mettre en exergue qu'une philosophie malgache est en gestation. D'ailleurs nombreux sont les penseurs, qu'ils soient étrangers ou malgaches, qui en sont les pionniers. Pour nous, l'essentiel consiste à y ajouter nos empreintes puisque la voie est déjà tracée. C'est dire que, si la philosophie malgache n'est pas encore en tant que système, elle était déjà en tant que pensée. Il est surtout question d'y mettre une certaine forme et d'engager des études plus approfondies dans ce sens.

En effet, philosophie et pensée présentent une certaine nuance car si la première est plus scientifique, la seconde est plutôt pragmatique. De toute façon, il est question de rigueur dans le raisonnement lorsqu'il s'agit de réfléchir sur un point. Et à propos de l'existence humaine justement, la pensée malgache a ses mots à dire.

Dans un monde actuellement déchiré par des luttes de toutes sortes, qui sait, si l'esprit de « *fihavanana* », élaboré scientifiquement, peut y faire quelque chose. Issu du mot grec le terme de philosophie signifie amour de la sagesse et qui suppose un certain savoir, un savoir faire et un savoir être. Etre sage, c'est avant tout avoir une certaine

connaissance, un certain degré d'instruction et d'éducation. A l'origine de tout cela, il y avait eu l'apprentissage. Mais quel est l'élément subjectif qui intervient au début de la philosophie ? La réponse de Platon et d'Aristote est simple : l'étonnement. Justement comme le dit ce dernier :

*« Car l'étonnement, au début comme aujourd'hui encore, a poussé les hommes à philosopher...mais qui questionne et s'étonne a le sentiment de l'ignorance...Afin donc d'échapper à l'ignorance, ils commencèrent à philosopher »*

En fait, l'homme n'admet pas comme allant de soi le monde de son expérience, tel qu'il se manifeste, mais il s'étonne et pose la question à propos du fondement et se demander pourquoi le monde plutôt que rien.

Le Malgache a ses idées là-dessus. Il a ses arguments et sa conception à propos de telle question qui est à la fois primordiale et fondamentale. Qui qu'il soit, où qu'il se trouve, chaque individu se posait toujours de tel genre de question. D'autre part, une des origines de la pensée philosophique, chez un Malgache comme partout ailleurs, se trouve dans le fait que l'homme vit d'une manière constante dans la conscience de sa mort. En effet, la menace permanente d'une fin certaine interdit à l'espèce humaine une existence paisible et insouciante, pousse l'individu à réfléchir sur lui-même, sur ses propres conditions et même sur la fin du monde. Finalement, il décide tant bien que mal, que sa vie doive être saisie comme l'essentiel. La souffrance, l'angoisse et la mort sont des expériences limites qui arrachent l'homme à une quiétude totale et font surgir la question de sens qu'on peut donner à la vie.

Cependant, l'homme est cet être trop énigmatique et qui, sur le plan biologique, se caractérise par une réduction de ses instincts naturels pour adopter des comportements réfléchis. De là naît l'obligation de remplacer les modes de comportement innés par des déterminations de la raison, tout comme de l'autre côté, par la liberté de l'autodétermination. Ainsi il faut dire que les questions fondamentales dont nous avons mentionnées auparavant concernaient, depuis, tout être humain sain d'esprit. Philosopher, enfin de compte, est une activité originale et spécifiquement humaine. Comme le dit justement Karl Jaspers, à ce propos :

*« Etre philosophe n'est pas un métier spécifique, le philosophe n'est pas non plus un idéal déterminé d'après lequel l'homme pourrait se former pour le devenir ; l'être du philosophe est le vouloir devenir soi, qui se crée son espace, sa possibilité et son expression dans l'apaisement du philosopher »*

Selon JASPERS, l'homme est là à un moment donné et, à un endroit précis, appartenant à un groupe social. L'individu est plongé dans des conditions préexistantes, soit du type traditionnel, culturel, naturel, historique et la société lui a transmises et imposées. Qu'on le veuille ou non, il en est ainsi et, surtout, il n'est pas question de s'en soustraire. Dans ce cas, l'être de l'individu n'est autre chose, selon l'auteur, que l'être-là ou le *Dasein*. Ainsi, l'idée de l'auteur rejoint la pensée malgache qui voit qu'il existe un ordre naturel que ce soit dans le temps que dans l'espace. Chaque chose, tout comme chaque personne, y prend place. En voilà consiste, justement, les *lahatra, anjara et vintana*.

Selon le Malgache, il existait déjà un ordre préétabli selon et dans lequel tout est mis en place et il n'est surtout pas question d'arranger mais de s'arranger soi-même en fonction de l'ordre des choses. Et l'auteur pour continuer, toujours dans ce sens, qu'il appartient à chaque personne de décider de ce qu'il doit être essentiellement. Pour le Malgache, telle décision est affaire du groupe d'appartenance de l'individu lui-même par le fait qu'il y a fusion entre Ego et Autrui. Etre Malgache c'est être pour les autres. Toujours selon l'auteur, l'homme vit d'abord dans la quiétude assoupie des conditions extérieures allant de soi jusqu'à preuves des contraires. Autrement dit, des impulsions particulières, tels la mort d'un être cher, mettent l'individu face à face dans sa propre situation. Devant la mort, la souffrance ou le combat, l'homme prend conscience de ses propres conditions, de sa présence et de son passage au monde. Tout d'un coup, il voit combien sa situation est fragile, sans consistance et sans garantie. La mort, c'est l'anéantissement, l'engloutissement ou la disparition totale, un aller sans retour ni recours. L'être cher, avec qui l'on a joué tout à l'heure, peut tout d'un coup disparaître à jamais sans qu'on y peut rien. Sa place resterait vide et personne d'autre ne peut le remplacer car chaque personne est un cas unique en son genre. Face à la mort, une

personne prend conscience de son propre destin et ainsi que du vide qui est devant elle, prêt à le happer pour l'engloutir irrémédiablement et inexorablement

Chez Karl Jaspers, la mort, la souffrance ou le combat sont des *situations limites* qui révèlent à l'individu que l'attachement aux conditions extérieures de l'existence est superficiel et peut se briser à tout moment. Voilà justement en quoi consiste essentiellement *l'être-là* d'une personne, le *Dasein*. Par contre, le *Selbstein* ou l'existence est autre chose que *l'être-là*. Quand il s'agit de l'être humain, l'existence est quelque chose d'authentique et d'originale. Ainsi, il est question de sortir de *l'être-là* où tout est caduc et fictif, pour accéder à une manière d'être vraie et essentielle. Celle-ci est authentique et n'est pas encore donnée dans l'être-là empirique. A dire vrai, c'est la tâche dont chaque individu doit accomplir dans la liberté. C'est un devoir, une sorte de « tu dois », à effectuer sinon rien ne sert d'être-là. En fait, l'être-là est une condition *sine qua non* pour réaliser la manière d'être authentique. De telle réalisation demande le concours de tous les constituants du *moi* personnel de chaque individu notamment, l'intelligence, la raison, l'être-là et les autres. A dire vrai, l'existence est à parfaire à partir du *Dasein*. Ainsi, si l'être-là est commencement, l'être soi ou l'existence est fin en soi. C'est une œuvre dont la réalisation incombe à chacun de nous.

Cependant, si l'existence est œuvre ou plus exactement un chef d'œuvre, elle peut être éternelle et ce genre d'être nous le sommes nous-même comme existence. Chez JASPERS, il s'agit d'élucider l'existence et d'inviter chaque personne à réfléchir sur la fin de son être-là et ainsi que sur l'origine de son être-soi afin qu'il en prenne conscience, notamment de la nécessité et de la plénitude de son existence. Comme nous l'avons souligné mainte fois, chez un Malgache, il s'agit de faire du bien qui consiste à rendre service aux autres. Ainsi, un Malgache vit pleinement et réellement. Comme le dit M. MANGALAZA E. R., dans son livre intitulé *La poule de Dieu* :

« Il s'agit pour un Malgache de vivre pleinement pour mourir à point nommé c'est-à-dire mourir comblé après avoir épuisé toutes ses potentialités et entouré des siens, juste au moment fatidique »

Autrement dit, la vie en société, chez les Malgaches, consiste surtout à prendre des responsabilités et servir ses cohabitants ou les autres. Si l'on peut dire, l'homme ne peut se réaliser pleinement son existence sans les conditions du *Dasein* qui s'expriment



dans l'historicité comme unité du *Dasein* et de l'existence, de la nécessité et de la liberté, enfin du temps et de l'éternité.

Cependant, l'existence d'une personne ne peut pas non plus parvenir seule à se réaliser mais elle a besoin d'autrui. Ainsi la communication revêt une grande importance dans la réalisation personnelle de l'être-soi. C'est surtout à travers l'autre que l'individu parvient à se comprendre lui-même. La communication est la promotion du *moi* dans autrui. Ainsi l'existence ne peut trouver son fondement dans le *Dasein*, elle a besoin d'une autre origine, à savoir, la transcendance. En celle-ci, l'existence trouve son orientation, ensuite elle est la source et la possibilité de sa liberté.

Tout d'abord, l'individu se trouve tout d'un coup jeté dans ce monde, dans une situation donnée sans qu'on lui ait demandé ses avis. Il est là sans pour autant comprendre pourquoi il est tel. Ce qui est sûr c'est qu'il va être confronté à des difficultés diverses telles les souffrances, les nécessités et surtout la mort de quelqu'un qui lui est cher en attendant la sienne qui aura lieu certainement et inexorablement. Il a une histoire, un passé qu'il n'a pas choisi d'être tel ou tel autre. Il est entouré des siens et d'autres personnes auxquelles il doit des relations de toutes sortes. JASPERS appelle tout cela l'être-là ou le *dasein*. Un Malgache comprend parfaitement cette situation car il a une famille, un groupe d'appartenance, ayant une ascendance lointaine, dotée d'une tradition. Bref, il est là et que cela ne va pas de soi.

# TABLE DES MATIERES

Introduction .....	02
Partie I : Cosmologie Malgache .....	06
1- Dieu ou le Zanahary .....	07
2- Les Ancêtres ou le Razana.....	10
3- Les vivants ou les Velona.....	19
Partie II : Spécificité du moi malgache .....	25
1- Notion de Fihavanana.....	26
2- Le moi malgache ou l'être pour autrui .....	34
3- Individu et communauté .....	41
Partie III : Le Tsiny et le Tody dans les relations sociales malgaches.....	45
1- Notion de Tsiny.....	46
2- Notion de Tody .....	49
3- Efficacités du Tsiny et de Tody sur l'être Malgache .....	52
Conclusion.....	60